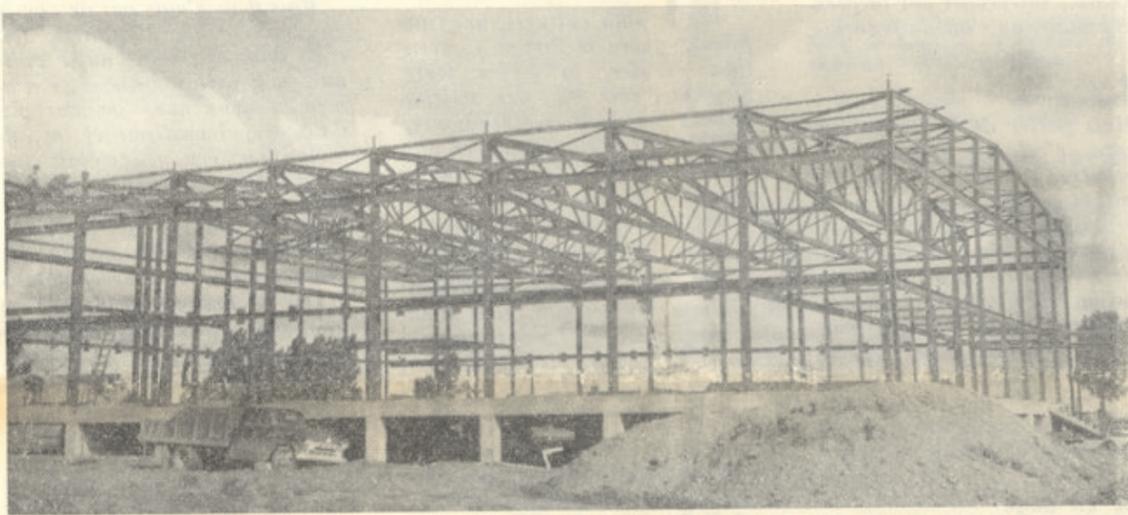




LE MINISTÈRE DES POSTES, À OTTAWA, A AUTORISÉ L'AFFRANCISSEMENT EN NUMÉRAIRE ET L'ENVOI COMME OBJET DE DEUXIÈME CLASSE DE LA PRÉSENTE PUBLICATION

GYMNASÉ-AUDITORIUM



GYMNASÉ, IL Y A UN MOIS : LENTEMENT, MAIS SÛREMENT !

Quand le Père Supérieur nous annonça au début de septembre que le gymnase-auditorium serait probablement prêt avant Noël, plusieurs ont soupiré de soulagement. L'ouverture de cette salle est, en effet, fébrilement attendue par tous les sportifs et par tous les amateurs de spectacles. Bien sûr, il suffit d'être privé d'une chose pour l'apprécier à sa juste valeur !

Il est à peu près inutile de mentionner tous les bienfaits que cette salle saura nous apporter : matches de ballon-painier, de tennis intérieur, de badminton, de hockey de salon, spectacles de toutes sortes dont : cinéma, concerts, et en plus de cela : conférence, débats, rafoires, etc. Cette salle semble donc intimement liée aux activités parascolaires de plusieurs, d'où son importance.

Étant donné le rôle que le gymnase-auditorium jouera

dans notre vie de collégien, ne serait-il pas de mise d'en souligner l'ouverture par un spectacle sensationnel ? La chorale et la fanfare pourraient y participer !! Évidemment, ça on y a déjà pensé, j'en suis sûr... mais ce à quoi on n'a peut-être pas pensé, c'est qu'il pourrait y avoir du théâtre... mais oui ! Si l'on présentait, à l'ouverture, une pièce d'envergure ! Ce serait l'occasion rêvée pour mettre en actes les forces contenues chez nous, dans ce domaine, en puissance seulement... Et ce serait follement goûté de tous, je crois !

Evidemment ce sera difficile, car tout le matériel dont on disposait s'est envolé avec le dernier auditorium. Mais, que ne peut-on faire avec trois onces de talent et une tonne de bonne volonté ! Et tôt ou tard, il faudra bien remettre le théâtre sur pied, n'est-ce pas ?

Hubert LACROIX,
U 3 (Philo I)

COURS A OPTIONS

Il y a de cela exactement un an, l'ECHO faisait part d'un projet que les autorités du collège avaient à cœur depuis quelque temps : celui du baccalauréat avec options. Denis Briand de Philo II signait l'article, intitulé « Evolution du cours classique », qui s'avérait du plus grand optimisme. Mais Briand affirmait entre autres «... Evidemment, vous admettez avec moi que cette réorganisation ne peut s'opérer dans un an seulement. C'est impossible ! Une initiative du genre ne sera totalement en vigueur que dans trois ou quatre ans. »

Voilà, ô miracle, que la réalité a dépassé le plus grand optimisme puisque la réorganisation s'est complètement opérée ; vous en avez eu la preuve lorsque au mois de mai, le Père Préfet vous a demandé quelles options vous désiriez choisir, et puisque dans quelques années, nous aurons des finissants qui gradueront avec telle ou telle mention.

Notre cours adapté, grâce aux options qui doivent être choisies après la « Belles-Lettres », se divisent alors en trois branches principales : il s'agit 1) des Sciences pures, qui comprennent les Mathématiques, la Géologie et Minéralogie, l'Astronomie, la Biologie et Chimie ainsi que la Physique.

2) des Sciences de l'Homme comprenant la Psychologie Expérimentale, l'Histoire et la Géographie, l'Histoire de l'Art, la Sociologie, l'Histoire des Doctrines Economiques, les Institutions Politiques Canadiennes et l'Economie.

Et en troisième lieu il y a la section Lettres qui inclut la conversation et littérature anglaises, ainsi que le Français, le Latin et le Grec, sans oublier le « Public Speaking ».

Chaque élève se doit de choisir au moins deux options, avec un maximum de quatre s'il en a les capacités.

Ce nouveau système exige que les élèves soient fixés, en ce qui concerne leur carrière future, dès la fin de leur « Belles-Lettres ». C'est bien jeune, diront les uns. Certes oui, c'est jeune pour décider de ce qui fera l'élément essentiel d'une vie. Mais grâce aux conférences d'orientation et aux tests d'aptitudes, la chose devient plus facile... sans compter que plusieurs sont orientés beaucoup plus jeunes et commencent leur cours classique avec une idée bien arrêtée.

Une telle transformation du cours classique dans les cadres d'un collège comme celui de Bathurst, ne peut être le fruit que

d'un travail de géant et comme toi, lecteur, la chose m'a intrigué. C'est ainsi qu'à ton intention, je suis allé voir le Père Préfet pour qu'il m'explique comment s'est effectué le travail, des fruits duquel nous jouissons présentement :

— Père Audet, pourriez-vous m'informer des principales étapes par lesquelles l'autorité a dû passer pour implanter à l'Université du Sacré-Cœur le système de cours à options ?

— L'idée des cours à options nous est venue du nouveau programme de l'Université Laval. Il fut étudié ici au cours de plusieurs réunions desquelles nous avons conclu qu'il était impossible d'appliquer ce programme tel quel, ici, et qu'il fallait l'adapter à notre milieu. Les principales difficultés auxquelles nous avons dû faire face sont que 1) s'il est facile de tracer un programme par écrit, il n'est pas aussi facile de le réaliser en pratique. Ce nouveau programme exigera que l'on dispose, de la façon la plus ingénieuse, des professeurs que nous avons, 2) nous vivons à une époque scientifique ; ainsi tout homme cultivé devra posséder certaines connaissances scientifiques pour connaître l'époque où il vit. Que peut-on exiger de tout candidat au B.A. ? Le problème vient des élèves qui se dirigent essentiellement vers les lettres ou les sciences sociales. Quel minimum de connaissances scientifiques faut-il tout de même leur incul-

quer pour en faire des hommes cultivés ? Ainsi avons-nous dû prévoir un minimum de cours obligatoires de façon à donner à chacun les connaissances nécessaires qui ne seraient pas rattachées aux options qu'il aura choisies.

Sur le plan pratique, nous n'avons eu aucune difficulté à préposer à chaque cours des professeurs suffisamment préparés puisque ceux dont nous disposions, avec la vieille formule, étaient tous licenciés ou diplômés. Les cours, répartis sur un cycle de trois ans, nous permettent de donner notre enseignement sans avoir à engager une pléiade de professeurs, et les problèmes de locaux furent considérablement réduits du fait que nous disposions déjà de tout ce dont nous avions besoin.

Et voilà comment fut préparé l'avènement du cours classique à options auquel l'Université du Sacré-Cœur est sujette actuellement.

Maintenant, ceux qui ont eu à faire un choix sont-ils satisfaits du système ? Voici ce que m'a déclaré à ce sujet Clermont Le Breton, élève de la 3^e année du cours universitaire (Philo I), qui a choisi entre autres l'option en Sociologie : « Je suis heureux d'avoir pris l'option Sociologie parce que l'on y apprend comment se comporte la société et comment prendre contact avec le monde extérieur... c'est la science de l'homme quoi ! Maintenant, seule l'option pou-

Remerciements

La Direction désire remercier la Société Nationale des Acadiens pour l'assistance financière qu'elle a accordée au journal lors du camp des Escholiers Griffonneurs.

Ce geste vient prouver, une fois de plus, l'intérêt que porte la Société aux diverses organisations acadiennes. Encore une fois, MERCI !

La Direction.

● MERCI à ceux qui ont sacrifié quelques heures de leur temps précieux pour recruter des annonceurs.

vait nous permettre d'approfondir le programme et je suis des plus heureux de cet état de choses ! »

Bien que je n'aie en main qu'un seul témoignage, je suis convaincu que tous les élèves profitant du système à options pensent de même et que cette nouvelle formule est un pas vers l'avant.

Hubert LACROIX,
U 3 (Philo I)

Editorial

Peut-être est-il peu original de consacrer le premier éditorial de l'ECHO au journal lui-même. Pourtant, il y a là des raisons plus que traditionnelles, des motifs qui dépassent le conformisme.

« Le journal est trop sérieux », ont reproché les jeunes. « Le journal n'est l'affaire que d'une petite équipe », ont clamé les autres. Et c'est justement pour établir la politique du journal, pour définir ses buts et effacer tout équivoque quant à sa nature, que paraît cet éditorial.

Car un journal se doit d'avoir une politique, une ligne de conduite générale : même pour un journal étudiant, il ne s'agit pas seulement de commenter les divers événements qui se sont déroulés antérieurement au collège ou de parler de la pluie et du beau temps. Ce n'est pas ça du tout : le journal étudiant se doit d'être « sérieux », se doit d'être au-dessus de la simple chronique.

Un journal étudiant n'existe pas pour lui-même, pour faire de la seule littérature. Sans exclure l'aspect littéraire et même humoristique, il est en fonction de la classe étudiante : il veut provoquer, et non suivre, l'évolution de celle-ci.

Ce qui l'intéresse, ce sont les problèmes des étudiants, d'abord à l'Université, puis dans le monde étudiant en général. On ne fait que parler des étudiants, de l'éducation : commission Parent, commission Deustch, enquêtes royales, injustices sociales envers les étudiants de certains pays. Et nous nous cultivons. Il y a des situations dans le monde qui méritent notre attention, des hommes devant lesquels on ne peut rester indifférent, des moments où il faut prendre position. Devant tout cela, l'ECHO veut se manifester. Du verbiage, le moins possible, mais plutôt des articles sérieux qui témoignent notre présence.

Mais l'ECHO veut être lu : aspiration bien légitime ! Et il veut que tous se sentent collaborateurs et responsables de ses pages. C'est pourquoi il y paraîtra une Tribune libre où l'on pourra s'exprimer librement. En outre, pour permettre aux jeunes de se manifester, « l'Opinion des Jeunes » leur donnera l'occasion (tant attendue, paraît-il) de prendre une part active à l'ECHO.

En somme, le journal veut rester intellectuel sans être trop « sérieux » ; sans être plate, il veut aborder les problèmes des étudiants et même les problèmes sociaux en général.

Cependant, il ne faut pas se faire trop d'illusions : l'ECHO ne sera rien s'il n'obtient pas la collaboration de tous et chacun.

Nous avons des problèmes qui rendent plus difficile encore l'administration de l'ECHO : questions de finances, problèmes d'imprimerie... De plus, l'équipe est novice dans l'organisation du journal, mais elle se console en pensant que la participation de tous favorisera la bonne marche de l'ECHO.

Puisse cet éditorial produire un grand écho chez les étudiants.

Léon-G. THÉRIAULT, directeur.

LEG PENSE... APATHIE



C'est à Val David, non loin de Montréal, que se réunissaient, du 30 août au 3 septembre, plus de 140 étudiants désireux de s'interroger sur la presse étudiante au Canada français.

But

Mais parler de la presse étudiante, c'est en définitive se concentrer sur les problèmes des étudiants eux-mêmes, car le journalisme étudiant n'existe pas pour lui-même : il a un but social, celui de provoquer l'évolution sociale chez la classe étudiante. Ainsi, l'on fut amené, par un programme bien orchestré, à chercher les causes qui, chez l'étudiant, apparaissent comme des entraves à son développement dans la société.

Mise en page

Aux travaux et discussions d'ordre théorique s'ajoutèrent des sessions d'études pratiques sur la mise en page d'un journal, travail assez difficile et surtout long...

Ceux qui assistèrent à ces cours pratiques en ont retiré grand profit : M. P. Trempe, directeur de l'Imprimerie Yamaska, M. Payette, M. Trudel et M. Bibeau, démontrèrent en termes simples ce que représente la mise en page sous tous ses aspects : dispositions des textes, photos, etc.

Il est à remarquer, cependant, que cet aspect pratique des discussions tenues à Val David, sont probablement les dernières du genre organisées par la Corpo, cette initiative étant désormais remise aux comités régionaux.

Notre problème majeur

Au cours d'une série de conférences et d'assemblées plénières, des étudiants et étudiantes ont tâché de faire le bilan de notre situation.

Qu'avons-nous trouvé de sensationnel ? Qu'avons-nous conclu ?

De sensationnel, nous n'avons rien trouvé : nous sommes absents ; nous vivons en marge de la société.

Des exemples

Les enquêtes royales sur l'éducation n'ont reçu aucun porte-parole officiel des étudiants, tout de même principaux en

cause dans ces commissions. Pourtant, l'éducation est censée nous intéresser... nous, les étudiants...

Sur le plan culturel, nous ne faisons guère meilleure figure : l'an dernier, la plus forte moyenne, soit 8%, des articles publiés par la presse étudiante, ne tarissait d'éloges envers nos chansonniers. Illustres chansonniers, je vous apprécie bien, mais je crois que notre culture a aussi d'autres « maçons ».

D'initiatives dans les divers mouvements sociaux, nous n'en avons pas. Le « patronage » existe là aussi. D'ailleurs, l'on est si bien quand les « autres » s'en chargent...

(Mais le cas n'est pas si grave partout : par exemple, les étudiants acadiens ont, cette année, 45 minutes pour exposer leurs problèmes et opinion devant la Société Nationale. C'est un geste très louable de la part des dirigeants de notre Société. C'est un début ! A nous d'en profiter !)

Où, nous sommes généralement absents : nous l'avons constaté, et malgré le rictus moqueur de la plume d'un collaborateur au « Carabin », nous avons au moins fait un pas, car cette constatation est déjà un gain.

Causes

Sans doute y a-t-il plusieurs causes, plus ou moins directes, qui entretiennent cet état stagnant, mais il semble bien que le manque de structures, d'organisations solides, soit le grave problème.

Bien sûr, l'on a des conseils de collège, mais leur rôle est très restreint, et surtout très peu d'autonomie leur est réservée.

Mais même avec des structures, si la masse étudiante continue à croupir dans l'apathie, nous continuerons aussi d'être absents.

C'est la deuxième cause ; notre « mea culpa » : nous ne nous soucions guère de nous réveiller, nous craignons trop nous compromettre et nous demeurons sceptiques quant au rôle de la plupart de nos organisations : presse étudiante, conseils étudiants, etc. ; à tout cela, nous n'y croyons pas assez.

Et puis, ce fameux « Paternalisme », très populaire, il est vrai, car même en politique, il

recrute de nombreux adeptes (on l'appelle alors « patronage »).

Mais il ne s'agit pas de partir en guerre contre l'autorité. Ici, c'est dans une toute autre optique qu'il faut considérer le problème : nous nous sommes plu dans ce paternalisme et les autorités ont cru que c'était bon pour nous. Nous n'avons pas réagi.

Pourtant, il faut régler ce problème des « serres chaudes » là où il existe, et c'est avec l'autorité qu'il faut dialoguer et non s'étendre en jérémiades entre étudiants...

Conclusion

Voilà ce que fut le camp des Escholiers Griffonneurs : nous avons pris conscience d'un problème que nous n'avons pas réglé, certes, mais qui disparaîtra avec beaucoup de bonne volonté de la part de tous ceux qui sont en cause.

Je laisse à d'autres le soin de peser ce qu'écrivit le « Carabin » : « Ils ne les (problèmes) voient même pas, et ne sont pas plus capables de raisonner que de penser », mais le malaise au sein de la classe étudiante, tous le ressentent. D'accord : l'on se demande peut-être encore ce qu'en est la nature exacte et les causes, cependant nous savons au moins une chose : le problème est là.

Le camp de LEG fut une étape assez marquante dans l'évolution de la classe étudiante, il n'en tient qu'à nous pour poursuivre le travail commencé.

Léon THÉRIAULT, U 3 (Philo I)

L'ÉCHO

JOURNAL DES ÉTUDIANTS

EXÉCUTIF DE L'ÉCHO

- Directeur : Léon-G. THÉRIAULT, U-3 (Philo I)
- Rédacteur en chef : Michel RHEAULT, U-4 (Philo II)
- Assistant-rédacteur : Hubert LACROIX, U-3 (Philo I)
- Gérant : Ernest LANDRY, U-3 (Philo I)
- Secrétaire : Jean LECLERC, U-1 (Belles-Lettres)
- Chroniqueur sportif : Jean BOUILLON, U-2 (Rhéto)
- Caricaturistes : Hubert LACROIX, U-3 (Philo I) / Jean-Charles CHIASSON, U-3 (Philo I)
- Photographe : R. P. Alphonse DUON, c.j.m.
- Conseiller : R. P. Lucien AUDET, c.j.m.

« L'Echo » est membre des Escholiers Griffonneurs

Imprimeur : P. LAROSE, ENR., 169, rue Saint-Joseph est, Québec-2.

ABONNEMENT À L'ÉCHO

- Abonnement régulier \$ 2.00
- Abonnement de soutien \$ 5.00
- Abonnement de bienfaiteur \$10.00
- ANNONCE . . .

W. J. KENT & CO. LIMITED

Le plus grand magasin de la Côte-Nord
Notre but : VOUS PLAIRE

150, rue Main, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-3371

NOTRE PORTRAIT

Qui sommes-nous? Une classe de la société? Ou quoi encore?

Non, nous ne sommes pas une classe, du moins pas au Canada, car autrement, nous nous serions manifestés, on aurait pris conscience de notre existence lors des enquêtes sur l'éducation ou dans les domaines qui s'y rattachent.

C'est un fait indéniable: nous ne sommes présents nulle part. Même à l'Université, nous sommes absents. Notre indolence se manifeste dans beaucoup d'organisations parascolaires; c'était du moins le cas pour l'an dernier.

Alors que dans d'autres pays comme la Turquie, la Corée, Cuba et même la France, l'on a assez d'initiative pour soulever des foules et faire trembler les gouvernements, ici, au Canada, nous en sommes encore à convaincre nos chefs de la graduité scolaire. Bien des collèges se plaignent de paternalisme, de censure et d'inconsidération de la part de l'autorité.

Mais où est la source du mal? L'erreur, elle est chez nous, et malheureusement profondément ancrée. C'est que nous manquons de structures, d'organisations qui nous permettent d'agir en temps et lieu. Mains collègues n'ont pas encore leur conseil étudiant. Surtout, nous sommes apathiques: il est difficile d'entreprendre une action concertée: nous ne croyons pas à l'effort commun, nous voulons selon «Dow», nous la couler douce... Nous y réussissons très bien.

Et ce n'est certes pas sur la poitrine des autorités qu'il faut battre sa coulpe, mais sur la nôtre. Nous avons ce qu'au fond nous méritons bien. At-

tendre que tout nous vienne cuit dans le bec ne nous a jusqu'ici rien donné. Nous avons un conseil, atout que beaucoup d'autres n'ont pas; il ne reste qu'à s'en servir adéquatement.

Notre société est comme une chaîne: elle est aussi faible que son plus faible chaînon. Il faut s'unir, d'abord sur le plan local et ensuite sur un palier plus élevé. Si nous ne sommes pas encore prêts pour un syndicat national des étudiants, du moins faut-il s'y préparer.

Il y a du travail pour tous: d'abord pour l'autorité de bien des collèges se plaignant de ne pas avoir la confiance de celle-là. Surtout de la part des étudiants: chaque année c'est presque toujours un problème que de recruter des membres pour telle ou telle organisation. A des comités qui exigent notre participation, nous offrons une passivité qui en dit long sur nous-mêmes...

Nous n'existons, encore une fois, pratiquement pas. Nous n'avons pas de chefs, surtout nous n'avons pas de structures solides. Et quand nous sommes constitués en organisation, par exemple la Cité Etudiante de l'Université, nous nous croisons les bras, attendons je ne sais quoi. Pendant l'élection de l'an dernier, l'on a pu constater le peu d'enthousiasme pour la Cité; même, plusieurs ont déclaré leur non-confiance absolue en le conseil étudiant.

Que faut-il conclure, sinon ceci: assurer la vie des organisations de l'Université en y participant et répondre à la Cité quand elle fait appel à notre collaboration.

Léon-G. THÉRIAULT,
U 3 (Philo II)

Un esprit nouveau...



Une année scolaire peut se comparer à une vie. En la commençant, on pense qu'elle va durer une petite éternité, on est porté à se laisser leurrer par cette apparence trompeuse. On fait comme le lièvre de la fable et au réveil, l'année prend fin. On vient de perdre une course avec le temps; on vient de perdre l'occasion de formation qui nous était fournie. Nous sommes des bâtisseurs, nous bâtissons une année scolaire, nous bâtissons une vie. Sachons employer nos possibilités au plus grand bénéfice du corps étudiant.



LE NOUVEAU CONSEIL DE LA CITE : POIGNEE DE MAIN ENTRE L'EX-MAIRE ET LE NOUVEAU.

nouissement de la personnalité des étudiants. La Cité Etudiante dont le but est de voir au bien commun, participe à notre formation religieuse, intellectuelle et physique. Notre Cité Etudiante existe pour les étudiants et non les étudiants pour la Cité. Servons-nous-en comme d'un instrument de formation.

Les étudiants que vous avez élus à la tête de notre Cité, sont bien conscients du rôle qu'elle peut et doit jouer dans le milieu étudiant. Notre équipe visera dans tout ce qu'elle entreprendra, au développement de notre personnalité d'étudiants. Elle agira dans le but de rendre nos citoyens responsables. Elle vise donc à ce que nous produisions le maximum, selon nos capacités. La Cité Etudiante ne sera pas une banque à faveurs, elle ne sera pas une société à dons gratuits, elle sera une école de formation. Nous en retirons des bénéfices dans la mesure où nous la comprendrons dans cette optique.

Le travail accompli cette année ne sera donc pas le travail d'une petite équipe, mais bien le travail de tout le groupe étudiant. Il ne revient pas à la Cité Etudiante de faire marcher les associations, mais c'est

Les fondateurs de la Cité Etudiante nous ont légué une devise: «Nove, sed non nova». Travaillons à créer un esprit nouveau, non des choses nouvelles. Un groupe de jeunes a souvent la tendance de rejeter tout ce qui l'a précédé, pour commencer à neuf. C'est une attitude de la jeunesse, ne nous y laissons pas prendre. Nous devons travailler à l'intérieur de certaines institutions, qui nous servent de cadres. Si nous voulons bénéficier de l'expérience de nos aînés, servons-nous des organisations déjà en marche, nous en aurons amplement pour notre ardeur de jeunes.

Une année scolaire, ça se vit! Toutes les organisations existant au collège, n'ont leur raison d'être que dans la mesure où elles participent à l'épa-

son devoir de veiller à la bonne marche de celles-ci. Il ne revient pas à la Cité Etudiante de lancer des campagnes de tout genre, mais elle doit voir à ce que les citoyens en lancent. Et comment! C'est très simple, par l'intermédiaire de nos associations parascolaires.

Si les étudiants savent discuter de leurs problèmes, s'ils peuvent les résoudre de la meilleure façon possible, ils formeront un groupe fort, par la pluie ou le beau temps. Ce sera un groupe où l'on sent qu'il fait bon vivre. Il ne reste à votre maire qu'à souhaiter à tous une bonne année scolaire.

«Créons un esprit nouveau, non des choses nouvelles.»

Jean-Bernard ROBICHAUD,
maire.

Les membres du comité posèrent ensuite nombre de questions concernant le Rapport de la commission royale sur l'Éducation supérieure au N.-B.

En fin de séance, Mgr Godbout rappela que nous n'avions pas encore réalisé le projet d'un monument à Caraquet pour rappeler le souvenir du premier collège du Sacré-Cœur fondé là

en 1899, sur l'emplacement même de la nouvelle école centrale. Tous furent d'avis qu'on devait absolument mettre à exécution ce projet.

La séance fut terminée par la prière à 5 h 45.

Signé :

A.-L. LAPLANTE, sec.

1962-63

Les anciens élèves ont remarqué, à la rentrée, plusieurs changements dans l'organisation du collège, surtout chez le corps professoral. Le personnel de la maison s'est enrichi de figures nouvelles, pour la plupart anciens élèves revenant à leur Alma Mater.

Le principal changement a été la nomination du R. P. Lucien Audet au poste de préfet des études en remplacement du Père LaPlante qui s'occupera désormais des cours d'été et d'extension, des relations extérieures et du secrétariat des anciens. Parmi les nouveaux venus, nous remarquons le Père Virgile Blanchard, directeur spirituel, qui nous arrive de Québec; le Père Donat Gionet, préfet de discipline, qui vient de terminer une année de pastorale à Chicoutimi; le Père Arthur Chiasson, directeur des rhétoriciens, qui est de retour d'un stage d'études en Europe, et le Père Jean-Eudes Sénéchal, qui s'occupe des élèves du cours académique.

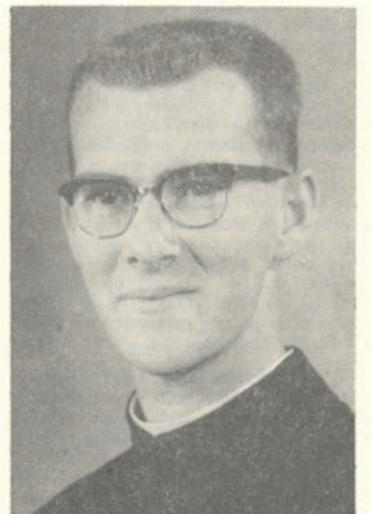
Au petit séminaire, les Pères Donald Soucy et Roger Valois sont venus prêter main-forte au Père Méthot, vu le départ de ses deux assistants, les Pères Hébert et Turcotte.

Parmi les nouveaux professeurs laïcs, signalons Messieurs Leblanc et Mélanon ainsi que Adelbert Albert, Donald Breau et Thomas Poirier; tous, des anciens de l'Université du Sacré-Cœur. L'Université a aussi un professeur de culture physique en la personne de M. Rhéal Chiasson, qui nous arrive de l'Université d'Ottawa. Mentionnons aussi Messieurs Gilles Chiasson et Jacques Fortin, deux de nos confrères, qui font leurs premiers pas dans l'enseignement.

Pour la première fois depuis plusieurs années, le personnel se compose aussi d'institutrices, Mmes Leblanc et Frénette.

Bienvenue et bonne chance à tous ces éducateurs qui se dévouent pour le bien des étudiants de l'institution.

Réjean CHÉNARD,
U 3 (Philo I)



Le Frère Gabriel Friolet fit son incorporation dans la Congrégation de Jésus et Marie le 25 septembre 1962. Le sermon de circonstance fut prononcé par le R. P. Léonce Marsolieu, missionnaire eudiste, et ancien curé de Caraquet. Le Frère Gabriel est assistant-bibliothécaire à l'Université.

Chaleureuses félicitations!

De la part des étudiants.

COIN DES ANCIENS

RAPPORT DE LA RÉUNION DE L'EXÉCUTIF,
DIMANCHE LE 16 SEPTEMBRE 1962.

Étaient présents: Mgr Aurèle Godbout, président; R. P. Arthur Gauvin, recteur de l'Université; R. P. Oscar Bourque; Monsieur le ministre Georges Dumont; le Dr Alexandre Savoie; M. Azarias Doucet et le Père Léopold LaPlante, nouveau secrétaire de l'Association.

Le premier sujet discuté fut la prochaine réunion des Anciens. Comme on le sait, cette réunion devait avoir lieu l'an dernier, mais fut remise.

Après discussion, il fut proposé par le Dr Alexandre Savoie et appuyé par Monsieur le ministre Georges Dumont, que la prochaine réunion des Anciens soit tenue à l'Université les 18, 19 et 20 mai 1963. Un programme détaillé sera préparé en temps opportun et communiqué à tous les Anciens.

Au cours des délibérations qui suivirent, bon nombre de suggestions furent offertes dans l'ordre suivant:

1) Qu'un bureau soit prévu par les Anciens à l'occasion de la réunion, pour la perception des dons;

2) Que la réunion générale des Anciens soit annoncée d'avance dans l'ÉCHO;

3) En parlant de l'ÉCHO, il fut suggéré que des articles, susceptibles d'intéresser les Anciens paraissent dans chaque édition;

4) Il fut suggéré d'envoyer une copie du procès-verbal à chaque membre de l'exécutif ainsi qu'aux présidents des comités locaux;

5) On pria le secrétaire d'envoyer au Père Dumaresq, ancien secrétaire, un témoignage d'appréciation, pour l'immense travail accompli au service des Anciens et des vœux de prompt rétablissement;

6) Il fut suggéré de préparer à l'intention des Anciens, un écusson de l'Université, dans le genre des écussons du Richelieu et autres clubs.

L'exécutif discuta ensuite de l'opportunité d'une campagne financière, en vue de la construction d'une chapelle pour l'Université. Cette chapelle deviendrait plus particulièrement le monument des Anciens.

Monsieur le Dr Alexandre Savoie appuyé par le Père Oscar Bourque, proposa que le président se choisisse un comité de trois membres, pour étudier les plans d'une campagne et fasse rapport à l'exécutif.

BELA BARTOK

« La barbarité païenne, sa mélancolie défiante et explosive, son instinct diabolique... voilà tous les échos... de la vieille âme hongroise. »

(Emil HARASZTI)

Enfance

Bela Bartok naquit non pas une fois, mais deux fois. En 1881, la Hongrie avait la bonne fortune de voir apparaître un humain à qui elle devrait beaucoup. Le jeune Bartok n'avait que huit ans, lorsqu'il perdit son père, un excellent musicien amateur. Il composa sa première pièce à l'âge de neuf ans, et commença, l'année suivante, sa carrière de piano. La famille en deuil, en 1893, se fixe à Presbourg, la ville de province qui, au point de vue musical, était la plus importante de la Hongrie. Ici, Bartok entendit beaucoup de musique. Très doué, ses premières pièces reflétèrent l'influence de Brahms, son pré-décesseur. D'ailleurs, Bartok et son ami Kodaly ont partagé tous deux cette passion propre à l'époque pour la synthèse d'intellectualité et de romantisme de ce maître. Mais quelques années seulement de cet environnement suffirent pour les mettre en révolte contre la tradition.

Après son entrée au Conservatoire royal hongrois de Budapest, Bartok se persuada vite que Brahms et Liszt avaient, en l'adoptant, dénaturé la musique hongroise.

Point de départ

Or, en 1905, ce fut sa renaissance. Il entendit sa servante fredonner un air folklorique longtemps perdu. La mélodie de cette musique exotique le séduisit. Avec son grand ami Kodaly, il voyagea aux quatre coins de la Hongrie pour y explorer toute cette richesse folklorique. Mais ce fut un travail gigantesque : il ne se trouve pas de peuple moins musical que les Magyars : personne n'a entendu ces paysans chanter doucement, puisque chaque voix improvise sa propre variation ; chaque peuple interprète un air à sa propre façon.

Seul le courage de ces deux amis a su frayer un chemin dans ce pot-pourri de musique. Toutes ces études de la musique folklorique n'ont pu se faire sans impressionner vivement Bartok.

Son voyage lui fut une révélation : les découvertes qu'il fit lui donnèrent l'impression de découvrir un continent nouveau. Ce pays abritait un trésor de chansons et de danses d'une ampleur incalculable.

Voilà le point de départ de l'œuvre de Bartok. Son séjour prit presque la forme d'un exil. Huit années passèrent, qui virent le musicien travailler en Hongrie, en Roumanie et dans plusieurs villes slovènes, à la transcription et à l'enregistrement des chansons et danses qu'il découvrait. Comme le dit Milton Cross, « l'usage approprié de sujets folkloriques est une question d'absorber les moyens d'expression musicale dissimulés dans un trésor de chansons populaires : c'est pareil à l'assimilation d'aucune langue, qui se fait en étudiant le langage courant. On ne peut saisir l'âme d'un peuple qu'en fouillant ces éléments fondamentaux. »

C'est précisément ce que fit Bartok : la musique qu'il remit à jour était différente en style et en technique — la mélodie était sévère, mouillée sur le flux et le reflux des inflexions de la langue hongroise. Les rythmes étaient réguliers — la tonalité avait recours aux modes de musique d'Eglise ; c'était une musique sauvage, une musique intense, passionnée, forte et interdite. Bartok absorba si complètement tous ces traits essentiels du folklore hongrois, que ceux-ci devinrent une partie intrinsèque de sa pensée musicale. L'explorateur, chez Bartok, influença profondément le créateur ; sa vision entière fut affectée ; il reconnut sa voie comme compositeur. C'est alors que, las de faire usage de la « traditionnelle gamme », il découvrit, dans ces recherches sur le vieux folklore hongrois, une gamme de douze tons

qui lui apporta un nombre considérable de combinaisons harmoniques.

Ce que Bartok découvrit, à ce point de sa carrière, ce fut lui-même, et c'est son individualité artistique qu'il légua à la postérité. Toute cette richesse de musique folklorique a fourni le cadre propice à l'épanouissement de sa personnalité. Jeune, il n'avait que 24 ans, il était un homme mince, au visage fin, éclairé d'un regard lumineux, possédant une distinction et une élégance raffinées.

Evolution

Il avait toute sa vie devant lui et possédait un don magnifique. Le voilà donc arrivé en face de la composition avec ses perspectives nouvelles. Son style acquiert de l'austérité, de la personnalité : il est discordant, rythmiquement barbare, intense et dynamique ; c'est comme si Bartok s'efforce de montrer ce qu'il est : un hongrois très patriote. Ainsi, sa



composition devient de plus en plus individuelle, ce qui décourage, d'ailleurs, met le public en défiance.

En 1907, le Conservatoire de Budapest lui ouvre ses portes : M. Bartok sera professeur de piano. Les compositeurs Debussy et Stravinsky ne seront pas étudiés sans laisser leur marque. Cette nouvelle musique s'ajuste bien au génie de Bartok, puisqu'elle offre certaines analogies communes. Dans le premier quatuor à cordes, 1908, son style révèle de magnifiques caractéristiques : une mélodie délicate révèle un esprit tendre et passionné, ce qui donne à l'œuvre une valeur spirituelle toute particulière : voilà le véritable Bartok. Il compose ensuite ses « Bagatelles », « Danses roumaines », « Burlesques », « Élégies », « Esquisses », : l'éther entre le compositeur et l'auditeur est transpercé par le charme et la simplicité, reflétant une intensité intéressante.

1910. Nous entendons ici et là une œuvre de Bartok. L'auteur connaît à peine l'estime, une estime qu'on lui accorde par politesse. Mais son opéra, « Le Château du Prince Barbe Bleue », lui vaut sa qualité véritable de Maître-compositeur hongrois. Cette pièce en un acte donne au théâtre hongrois une influence analogue à celle de « Pelléas et Mélisande », en France. Il continue de composer à travers guerre et révolution. Sa musique s'éclaire dans le monde après la première guerre mondiale : ce sont deux sonates pour violon et piano, trois quatuors à cordes et un deuxième concerto pour piano. A quarante ans, ce créateur mûr est un brillant synthétiseur de régionalisme hongrois imbu de l'esprit classique de Bach et de Beethoven.

La seconde guerre mondiale éclate ; Bartok, ne pouvant supporter de nouvelles misères, s'enfuit. Comme il le dit lui-même : « l'adieu est dur, infiniment dur... Ce voyage est un saut de l'incertitude à l'insupportable sécurité. »

Citoyen américain

Il ne put jamais s'accommoder à cette vie américaine qu'il adopta. Quelques-uns de ses admirateurs de 1940 soutiennent qu'il est le musicien le plus original et audacieux de sa génération, mais l'habitude de la salle de concert demeure froide. Ces années vécues à New York, les dernières de sa vie, furent attristées par la pauvreté. A ce moment, il était atteint de leucémie. C'est dans de telles conditions qu'il écrit ses meilleures œuvres : le « Concerto No 3,

pour piano et orchestre » et le « Concerto pour orchestre ».

Son legs

Il y a peu d'incidents dans la musique contemporaine qui démontrent autant la force créatrice que le spectacle de Bartok, luttant contre la mort pour finir ses deux œuvres. Il n'était pas nécessaire de lui dire qu'il se mourait, il le savait. Seulement une chose le retenait à la vie : il fallait finir ces deux concertos. Pour épargner du temps, il inventa une sténographie musicale. Ses deux chefs-d'œuvre contiennent toute l'angoisse d'une misère humaine qui se traduit en une vision de l'au-delà ; c'est une musique sublime et profondément humaine. Et Bartok meurt, en 1945. Nous comprenons maintenant ce message de beauté universelle transmis par une riche personnalité hongroise.

Sa polyrythmique et sa polyharmonie exploitent les particularités de la chanson paysanne hongroise. Ses accords, souvent issus d'une spéculation cérébrale fort audacieuse, ne sont pas d'un accès facile au grand public. Le « martellato », fauve de technique, qui transforme son piano en char d'assaut, est l'expression parfaite de son individualité. Il arrive enfin au sommet de la pure abstraction linéaire et horizontale, retour à Bach : contrepoint, fugue. Néanmoins, cette abstraction garde le masque de la synthèse du suc populaire. Les accents abrupts et changeants, la ligne lyrique et déclamatoire, les rythmes barbares, la libre tonalité ne sont que le roc, la brique et le mortier. Bartok en bâtit un monument national.

Et c'est ici l'apport dominant d'un grand musicien : le don de son individualité et de sa nationalité pour être immortalisé comme représentant d'une époque de cette histoire humaine. Bartok arrive pour réaliser définitivement ce pas impressionnant dans la musique du XX^e siècle. Comme le dit Honneger : « A mon avis, c'est Bartok qui, avec Schönberg et Stravinsky, est le véritable représentant de la révolution musicale de cette génération. Moins direct, moins étincelant que Stravinsky, moins dogmatique que Schönberg, il est peut-être le plus intime musicien des trois et celui dont le développement s'est organisé dans l'effort le plus constant et le mieux ordonné. » Bartok, on ne le comprit qu'après sa mort, on le refusa durant sa vie, on le condamna à la pauvreté, à la solitude. Et, malgré tout, il continua d'être celui qu'il fut en se réfugiant dans sa musique que nous avons pour toujours.

Suivant la conception de Bartok folkloriste, seule la mélodie rurale a conservé dans leur pure authenticité les caractéristiques de la musique hongroise primitive. Celle-ci est apte à fournir une phraséologie propre au travail symphonique et plus maniable que la mélodie populaire colorée des tsziganes, qui est déjà une musique évoluée, affadie, figée en formules stériles d'innombrables chansons semi-populaires, fabriquées par des amateurs dépourvus de science musicale. Bartok débuta en suivant les traditions « Erkel-Liszt » (« Kossuth », première suite d'orchestre, qui a pour sujet la lutte de la Hongrie pour secouer le joug autrichien, en 1848). Dans la seconde phase de son évolution, il cherche son inspiration dans le souffle primitif asiatique (« Allegro Barbaro »). La réalisation de son credo d'artiste a permis à la Hongrie d'entrer sur un pied d'égalité dans la communauté des diverses musiques nationales.

Bartok, aidé par l'exemple de Debussy, force les normes et rompt les cadres de la technique traditionnelle. Son harmonie assoupie ne s'astreint guère à emboîter le pas à la mélodie : elle se sépare de la mélodie pour la laisser chanter et, au lieu de la soutenir, la heurte afin d'en faire sentir la pente. D'autre part, Bartok n'emploie pas la mélodie populaire toute crue. Ses mélodies sont des créations, des synthèses qui répondent aux exigences du développement symphonique. C'est Tibor Harsanyi qui dit : « Je pense que Bartok était beaucoup moins un savant qu'un poète. Le folklore, on ne le répète jamais assez, n'était à ses yeux qu'un moyen, un moyen de conquérir son style propre. Cela est si vrai que, dans ses derniers ouvrages, les apports folkloriques, définitivement assimilés, disparaissent et c'est alors que le musicien nous donne toute sa mesure. »

On classe Bartok comme le meilleur et le plus grand musicien de sa

Mort... et gloire...

Pourquoi donc faut-il connaître la souffrance !
Tous ces maux qui nous harcèlent et poursuivent
Empêchent notre tendance intuitive
D'espérer, un jour, certaines délivrances...

Nous, pauvres humains, malgré tout minuscules,
Ignorons-nous que la gloire est éphémère ?
Lorsque de la vie surgit le crépuscule,
Au destin, nous ne léguons que des chimères !

Harpagon, émet-on, amasse richesses ;
On respecte tout autant cette duchesse :
De Pompadour, de l'avare et de son or,
Un patrimoine durera, après la mort ?

Leurs héritiers, en somme, très peu soucieux
De l'œuvre, du labeur et des privations
Que coûtait un trésor aussi précieux,
Prodiguent le tout avec animation.

Est-il important de gagner l'univers ?
Ne vaut-il pas mieux, plutôt, sur le papier
Imprimer de tels écrits que même l'hiver
Le plus rigoureux ne pourra défier ?

Ainsi agirent Villon, Corneille et Racine,
Ainsi, l'auteur de « La jeune Tarentine ».
Ne demeurent-ils pas, malgré les années,
Ceux pour qui on édifie des prytanées ?

Si de cette gloire, tu as l'ambition,
N'attends pas à demain. La postérité
Te célébrera, à cette condition,
Qu'à ton art, tu associes la vérité !

Michel RHEAULT,

U 4 (Philo II)

génération, une génération qui est celle de Ravel, de Stravinsky et de Falla... Car aucun compositeur de cette époque « ne s'est avancé sur une ligne plus droite » ; il n'y en a aucun qui ait créé autant de foi, en dépit de l'incompréhension systématique des milieux hongrois, un monde de musique plus divers ni plus complet.

Mais, avons-nous le droit de maltraiter ainsi un humain dont on n'a pas su reconnaître le génie ? Pouvons-nous lui refuser la sympathie dont il a tellement besoin, parce qu'à nos yeux, il est né avant son temps, parce qu'il annonce l'avenir ? Les hommes changent, et, avec eux, change la face du monde. Mais l'homme ne s'en aperçoit pas. L'artiste, cependant, saisit ce moment et le fixe : et c'est ainsi que tout art traduit son époque. Bartok fut un de ceux-là. Il le fut si bien que personne ne l'a compris, non pas parce que son art était incompréhensible, mais parce qu'il subit le sort commun à tous les vrais artistes, celui d'énoncer une vérité que les hommes ne comprennent qu'après lui. Mais il est trop tard et nous regrettons, disant : « Je n'ai su reconnaître l'avenir à travers l'art, et je l'avais là, sous les yeux. »

Appendice : l'œuvre restée la plus importante de Bartok est sa « Musique pour instruments à cordes, instruments à percussion et céleste » de 1937. Cette œuvre vraiment surprenante frappe déjà, rien que par son instrumentation et sa structure. Les instruments à cordes sont partagés en deux groupes, qui jouent tour à tour ou tous ensemble. Parmi les instruments à percussion, on a groupé ici, non seulement les timbales, les cymbales et le xylophone, mais encore la harpe et le piano. Les glissandi des timbales, les ascendants aussi bien que les descendants, sont d'un effet remarquable. A l'aide d'un tableau synoptique des formes, l'auteur indique, à une seconde près, le temps qu'il désire consacrer à l'exécution de chaque partie, chose grave, à notre avis, tant au point de vue psychologique qu'artistique.

Michel RHEAULT,
U 4 (Philo II)

SOUS LE SIGNE D'EUTERPE

Lors de leur première assemblée, les membres de la fanfare de l'U.S.C. procédèrent à la mise en nomination et à l'élection des candidats de leur choix, ceux-ci devant former l'exécutif de la dite Harmonie.

Après avoir confié la présidence à Georges Landry, on attribua la charge de la vice-présidence à Michel Lejeune, celle des conseillers devant être remplie par Jacques Robichaud et Camille Doucet, ainsi que celle de secrétaire par Michel Rheault.

Une odeur de bonne entente et de collaboration se dégagea des courtes allocutions offertes par les nouveaux élus et l'on songea vaguement aux projets de l'année nouvelle.

Il me tarde de présenter le rapport de la tournée des « Vieux Copains », tournée effectuée en avril dernier, avec le concours très apprécié de M. Calixte Duguay, professeur.

Les membres des « Vieux Copains » eurent l'occasion d'offrir, à sept reprises, le fruit de plusieurs mois d'exercice acharné. Les localités de L'Islet, Rivière-du-Loup, Rimouski et Mont-Joli reçurent cordialement leurs invités, comme faire se doit, et louèrent hautement le travail présenté par nos jeunes vedettes à qui l'on permit un avenir assez brillant, grâce à leur habile et dévoué directeur, le Père Maurice Leblanc, Eud., qui ne craint pas de se sacrifier pour mener à bien la tâche qu'il a entreprise.

Au nom de la fanfare et des « Vieux Copains », je remercie toutes ces personnes bienveillantes qui ont bien voulu, bénévolement, coopérer avec nous, afin de faire de notre tournée un franc succès et une randonnée inoubliable.

Michel RHEAULT,
U 4 (Philo II)
Secrétaire.

BATHURST SPORTS CENTER
Articles et vêtements de sport pour garçons
10% d'escompte pour étudiants
211, avenue King, Tél. LI 6-5335

A. J. BREAU
BIJOUTIER
Expert dans la réparation de montres.
Ca saux pour toutes occasions.
112, rue Main, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-3715

Cubisme, surréalisme et "picassage"...

Peu nombreux sont les artistes qui aient suscité une littérature plus abondante que Picasso. Généralement, personne ne conteste le talent de « ce peintre comblé de dons, qui se croit dieu. » (Roger-Marx). Pareil à un Protée, il est capable de tous les dédoublements de sa personnalité... Robert Rey nous dit : « Même les œuvres de Picasso qui ne représentent rien exercent encore une étonnante séduction sur les prunelles. »

Ce art, nous pouvons le considérer avec curiosité, mais jamais avec amour, car il manque des qualités indispensables : tendresse, sensualité, foi dans l'homme et dans la nature. En définitive, c'est le goût du néant, joint au goût du scandale, qui règne chez ce « dieu » ; c'est une inquiétude pareille à celle des enfants qui brisent leurs jouets. Picasso désarticule tout ce qu'il touche. Que fera-t-il de ces débris ? Ne crée-t-on pas du viable avec la vie ?

Apollinaire, qui affirmait le sérieux du cubisme, disait : « Picasso est l'énorme flamme, un de ces artistes qui sont comme le prolongement de la nature... Du point de vue plastique, on peut trouver que nous aurions pu nous passer de tant de vérité, mais cette vérité apparue, elle devient nécessaire... On ne choisit pas dans le moderne, de même qu'on accepte la mode sans la discuter. »

Mais Picasso s'est maintes fois renouvelé depuis 1913 : dédaignant les artifices de l'art, le peintre ne songe plus qu'à exprimer dans un désordre immense, mais déchirant, un moment suprême de la douleur et de la révolte humaines. Fait à remarquer, Picasso lui-même voit dans l'abstraction « la plus grave erreur de l'art moderne... peindre l'invisible et le non-pictural ».

Faut-il parler de Génie ? On naît génie, répond Sérullaz, on ne le devient pas à force de volonté... Picasso demeurera un homme qui doit perpétuellement changer de masque pour dissimuler qu'il n'a pas de visage. On ajoute que cette peinture a valeur de témoignage, mais d'un témoignage négatif, sans joie et sans avenir. La raison en est toute simple : Picasso, s'efforce de déformer la nature et se délivre ainsi de la nécessité de l'imiter. Ainsi, il arrive à produire un « galimatias et une abstruse confusion de couleurs, dont le caractère commun est de défier le bon sens, ce qui, naturellement, obnubile la connaissance des habitués du classicisme !



Pour comprendre une œuvre d'art, un artiste, il faut se représenter avec exactitude l'état général de l'esprit et des mœurs du temps auquel ils appartiennent. Là se trouve l'explication dernière ; là réside la cause primitive qui détermine le reste. Mais au fait, quel est l'état d'esprit de Picasso, au travail, créant ses soi-disant « chefs-d'œuvre » ? Personne n'a pu, encore, percer le mystère que renferme l'imagination créatrice de cet homme, qui, semble-t-il — et c'est ce qui dérouta la grande majorité des critiques — n'est pas de notre siècle ; il appartient à la catégorie de ceux qui de la nature ne se soucient pas, de ceux, qui, demain devront faire un retour forcé vers le passé, lorsqu'ils s'apercevront que leur production est délaissée.

Nous regrettons vivement notre tendance béotienne à désapprouver presque « a priori » ce « travail de géant » que produit l'ex-maître du cubisme et je crois qu'il nous faudra agir de la sorte jusqu'à ce que son auteur se décide enfin à se confier, à expliquer ou plutôt à tenter de donner une explication quelque peu satisfaisante des horreurs dont il est la signification. Sinon, nous devons consulter les chats ou les chiens qui réussissent à approcher l'art de Picasso et à faire admettre leurs œuvres dans certains musées de notre pays ! En effet, nous en sommes rendus là, au XX^e siècle, et qui sait où nous entraînera le siècle à venir...! A qui la faute ?...

Michel RHEAULT,
U 4 (Philo II)

Les Engagés du Grand Portage

— LÉO-PAUL DESROSIERS

Né dans un milieu rural en 1896, Léo-Paul Desrosiers s'applique consciencieusement à sa tâche comme fonctionnaire au Service Civil. Ses loisirs, il les emploie à la création littéraire.

Notre histoire est certes un puissant arsenal où les écrivains peuvent puiser l'essence d'un bon drame : luttes épiques contre les éléments de la nature, rivalités commerciales, explorations hasardeuses, notre passé en est richement cousu.

Il n'est pas donné à tous, cependant, de rendre justice aux siècles antérieurs en recréant la couleur locale : soit qu'on exagère dans un sens, soit qu'on ne distingue pas assez les caractères propres à une époque, la facilité d'être inexact talonne l'écrivain.

Mais pour Léo-Paul Desrosiers, la facilité de réinventer l'atmosphère de jadis est un art acquis, art manifeste surtout dans son roman historique *Les Engagés du Grand Portage*.

La fresque historique représente l'époque de 1800 où les trois compagnies de fourrures d'alors Baie d'Hudson, Nord-Ouest, les Petits) se disputent l'hégémonie de la pelleterie. Rivalités, ambitions de toutes sortes, c'est bien cela que ressuscite Desrosiers ; incarnée par l'astucieux Nicolas Montour, l'ambition entre en conflit avec l'honnête et compétent Louison Turenne.

Alors que Turenne accomplit consciencieusement sa tâche quotidienne, Montour guette sa chance : il ambitionne un poste rémunérateur dans la compagnie, pour cela il lui faut profiter des faiblesses des uns, et vaincre la droiture des autres. En fait, « Montour sait gouverner les hommes dans le sens du siècle ; il sait les manipuler, les mener à ses fins, par persuasion, mensonge ou intrigue ; il sait les flatter, retarder les demandes par des satisfactions en paroles, donner de soi une haute opinion... endormir avec de fausses amitiés les protestations ou les réclamations trop violentes. » (p. 80)

Les obstacles, Montour saura en avoir raison : ici, il active une dispute, là il entretient une désunion. Tour à tour, il se fait ami de Tom Macdonald, le « bourgeois brutal et finassier », abuse de la crédulité de Lendormy, brise l'astuce de Lendormy et obtient enfin une part dans les actions de la compagnie.

Dans ce livre, il n'y a pas que le drame ; d'ailleurs, le livre n'est pas d'abord un drame,

LES OEUVRES DE LÉO-PAUL DESROSIERS

- IROQUOISIE
- COMMENCEMENTS
- ÂMES ET PAYSAGES
- NORD-SUD
- LE LIVRE DES MYSTÈRES
- LES OPINIÂTRES
- SOURCES
- L'AMPOULE D'OR
- LES ANGOISSES ET LES TOURMENTS
- VOUS QUI PASSEZ...
- RAFALES SOUS LES CIMES

mais le récit de la vie aventureuse et dangereuse des anciens « engagés ».

Certes, il y a bien de belles amitiés, mais il suffit d'un ambitieux pour tout gâcher, pour mettre du sable dans les rouages de la vie quotidienne.

« Dans le commerce des fourrures, écrit Desrosiers, comme ailleurs, c'est toujours, malgré les lois, l'éducation, la moralité, une lutte libre... A cinquante ans, tu sauras par la pratique : on utilise toutes les pièces. De part et d'autre, pas le plus petit souci de justice et de moralité... » (p. 126)

C'est bien cela : aux Indiens, ils ont apporté les pires reflets de notre civilisation. Ils ont appris à faire feu de tout bois : ils monnaient l'homme, ses idéaux, son corps.

Il y a les « engagés », loin de la civilisation. Ils luttent. Ils s'acharnent contre la nature ; ils s'attaquent à l'homme. Souvent le travail est obscur, parfois, on est vaincu par lui, mais non défait. On recommence.

Les Engagés du Grand Portage, ce n'est pas le roman sentimental que cherchent les esprits romanesques. On a reproché à Desrosiers ce « style de statue » dont témoignerait son roman. Erreur : Desrosiers a voulu écrire surtout en historien, et l'histoire de ces « engagés », c'est leur histoire à eux, leurs luttes contre la forêt, contre la faim, le froid, les rapides. C'est d'abord une lutte pour la vie, pour le succès du commerce avant d'être une conquête sentimentale. Peut-on d'ailleurs imaginer une intrigue sentimentale

tale dans ces noires forêts où l'homme lui-même a peine à vivre avec toute sa raison et sa virilité ?

Que dire du style du romancier sinon qu'il est rapide et descriptif. Rapide, et c'est vrai : « Pendant que Montour accomplit sa besogne, les Indiens chassent un peu. Les femmes confectionnent les vêtements d'hiver ; avec des peaux de lièvres découpées en lanières, elles tressent des maillots très chauds. Elles tannent la peau du caribou avec de la cervelle, la sèchent au feu, la lavent dans une eau tiède, la grattent et l'éten-dent. » (p. 93)

Descriptif, avons-nous dit. Eh bien oui, et ce passage le prouve : « Dans la région montagnaise et boisée que les engagés traversent, dormant dans des lits de basalte ou de granit, s'étalent les lacs innombrables. On en trouve de petits, nichés au chaud dans un creux de montagne, entre des pins ; de longs et de peu profonds, alourdis de nénuphars, de lys d'eau, de sagittaires, de folle avoine, de jones... » (p. 50)

Bref, *Les Engagés du Grand Portage* reste un document de première valeur sur les mœurs des « engagés » d'autrefois. Chaque page nous plonge plus profondément dans l'atmosphère mystérieuse de ces courses lointaines.

Desrosiers y oppose des factions rivales, des intérêts étrangers l'un à l'autre. Bien que l'étude des caractères n'y soit pas exclue, avant d'être un roman psychologique, c'est un roman historique, construit dans un style descriptif et rapide. C'est une des nombreuses œuvres qui prouvent que nous avons une littérature canadienne-française bien vivante.

Léon-G. THERIAULT,
U 3 (Philo I)

**ENCOURAGEZ
NOS
ANNONCEURS**

**R. ASSAFF
& SON LTD.**

MARCHAND EN GROS
DE TABAC
ET CONFISERIE

BOULANGER ET PÂTISSIER
« COTTAGE »

345, RUE ST-PATRICE,
BATHURST, N.-B.

Tél.: LI 6-2116 et LI 6-3404

**SALON DE BARBIER
"Chez Lévesque"**

233, rue Main, Bathurst, N.-B.
4 CHAISES 4

Pour rendez-vous : LI 6-3795

KENT SALES

VOTRE MAISON D'ABORD
Ameublements complets
Instruments aratoires
et
Camions International

211, rue St-Georges
Bathurst, N.-B.

Tél. LI 6-2715

**CONNOLLY
CONSTRUCTION
LIMITED**

Contractors - Contracteurs
Engineers - Ingénieurs

195, RUE MAIN,
Bathurst, N.-B.

Tél. LI 6-4401

Eddy Hardware

"The North Shore's Most
Modern Hardware Store"

Housewares
Electrical Appliances
Paints
Sporting Goods
Plumbing and Heating

Phone LI 6-3351

Main & King Streets
Bathurst, N.B.

KENNAH BROS.

GARAGE

RÉPARATION D'AUTOS
GAZOLINE ET HUILE

263, rue Main, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-2126

ECHOS DE LA FNEUC

CONVENTUM

Départ

Quelle étrange sensation ai-je ressentie, en lisant ma dernière lettre, parvenant du comité central de la FNEUC, lettre qui mettait au point les dernières indications et directives à suivre, concernant le voyage qu'on m'invitait à effectuer : « Votre billet pour le voyage Montréal-Ottawa vous sera remis par un représentant de la FNEUC, le samedi 1er septembre, à Montréal. Le porteur de ce billet vous rejoindra à la gare Centrale, à la lumière verte. »

A cette date, nous nous trouvions, à 7 h 30 am, dans cette immense gare, cherchant du coin de l'œil ces représentants, essayant, par là, de savoir s'il y avait des étudiants parmi ces gens qui attendaient. Le train devant laisser la gare dans une demi-heure, nous marchions à pas sûrs vers cette lumière verte qui semblait être le point de rencontre des étudiants : c'était un point de repaire, comme en ont les espions, les voleurs...

Une fois en possession de nos billets, il ne restait qu'à monter dans le train, destination : Ottawa. Sur place, des autobus devaient nous conduire à l'Université Carleton, lieu prévu pour la convention.

A 4 h 20, alors que nous, les étudiants des Maritimes et du Québec, étions installés, les surnommés « cow boys » arrivèrent pour être ensuite suivis, à 6 h 30, des étudiants de l'Ontario.

Les heures du dimanche soir s'envolèrent, heures qui nous virent assister à l'orientation des conférences. Les deux codirecteurs du séminar, MM. Denis de Chantal et Duncan Edmonds étaient chargés de cette orientation.

Evolution

Le lundi 3 septembre, nous eûmes trois conférences, dont la première s'intitulait : Evolution des universités canadiennes. Le docteur Reid, directeur administratif de l'association canadienne des professeurs d'université, nous instruisit de l'histoire des universités et illustra les débuts des universités américaines, pour ensuite traiter des universités canadiennes qui furent établies par les religieux : quelques-unes d'entre elles passèrent de la directive de l'Eglise à la neutralité (Toronto, Dalhousie).

Ensuite, il dressa l'esquisse de l'évolution dans les charges administratives. A ce sujet, le docteur Reid déclarait : « Depuis 25 ans, les universités canadiennes cherchent à imiter les universités américaines. »

Il nous prévint, pour terminer, de trois dangers qui pourraient s'avérer désastreux : « Bigness of the universities, Lack of unity, Freedom. »

Industrie

M. Ray Jones, second conférencier et vice-président de la production de la compagnie E. B. Eddy, nous entretenait des « Buts de la formation universitaire : une appréciation réaliste du point de vue industriel », révéla quelques vérités concernant les diplômés universitaires (les nouveaux de chaque année). Dépourvu de « gants blancs », M. Jones avoua avec toute sa franchise que les nouveaux diplômés veulent devenir des dirigeants en entrant dans les compagnies... Sans suivre le cours normal, on veut devenir, du jour au lendemain, chef du département ou président d'une entreprise ! Et ceci dans tous les domaines : l'étudiant croit qu'une fois sa carrière universitaire terminée, il sait tout, alors qu'il faut, en industrie, par exemple, connaître les menus détails de la dite compagnie.

Le succès, en ce domaine, appartient à celui qui a de l'ambition, aux dires de l'employeur.

Enfin, M. Jones termina par cette parole qui frappa l'auditoire : « Ce que l'industrie veut, ce n'est pas de l'ouvrage pour les hommes, mais des hommes pour l'ouvrage ! »

Formation universitaire

Vint ensuite la conférence offerte par l'ancien ministre de la Nouvelle-Ecosse, M. Henry Hicks, actuellement vice-président et doyen des Arts et des Sciences, à l'université Dalhousie.

Commentant le titre de sa conférence : « Les buts de la formation universitaire : une appréciation réaliste du point de vue académique », M. Hicks déclara qu'était passé le temps où une équivalence de la 9e année scolaire suffisait à l'accès de la gérance d'une banque ! « D'ici dix ans, ajouta-t-il, seront gérants de banque les diplômés universitaires seulement. »

A l'université

Dans la progression de cette cinquième conférence nationale d'études, où 140 étudiants de 35 universités se trouvaient réunis, les orateurs se succédèrent, les uns se contentant de relater leur vie personnelle, les autres émettant de vraies idées : c'est dans ce cadre que nous placerons le professeur Pierre Dansereau, directeur du Jardin Botanique de New York, et ancien doyen de la faculté des sciences, à l'université de Montréal. Ce dernier nous a donné quelques précisions au sujet de l'université, à savoir qu'elle ne constitue pas un endroit où l'élève demande au professeur ce qu'il faut faire, à savoir qu'elle est non seulement une préparation à la vie, mais encore une partie de la vie. Tout y doit être développé, et la pire chose à faire est de conseiller aux élèves d'apprendre la matière que couvrent telles et telles pages.

Comme vous pouvez le constater, ce séminar comportait des échanges d'idées entre les professeurs d'université et les élèves. C'est pourquoi, pour faciliter les idées des étudiants, on avait organisé des « panels » afin d'établir certains contacts entre les maîtres et leurs disciples.

Panel

C'est précisément d'un de ces « panels » que prit naissance une discussion assez vive au sujet du « rôle de l'étudiant dans la direction de l'université ». L'orateur principal, le docteur Mackenzie, ancien président de l'U. B. C., a avoué qu'il fallait s'inquiéter de la direction des universités par les étudiants, à cause de leur manque d'expérience, qui provient de leur âge. Toutefois, on peut leur faire confiance : il faut permettre aux étudiants de participer aux gouvernements de l'université. Ces idées restent encore à discuter. C'est pourquoi le conférencier suivant s'est empressé de montrer la différence existant avec les universités comme « Laval », où il n'y a que des gradués ; différence également avec une université comme celle de Bathurst, où il n'y a pas de gradués, et avec celle de Western Ontario où il y a des non-gradués. « On ne peut laisser la haute main à tous », dit-il.

Enfin, pour terminer, M. Bernard Landry, président de l'association générale des étudiants de l'Université de Montréal, a précisé que l'étudiant universitaire était considéré comme un adulte et qu'à l'adulte on confiait des postes de responsabilité.

C'est un sujet sur lequel on pourrait s'étendre longuement, vu la divergence des idées. Que voulez-

vous, « des goûts et des couleurs, on ne discute pas ».

Genres d'universités

En ce qui concerne M. Léon Lortie, il nous parla des universités d'expression française et anglaise au Canada. Il distingua d'abord entre les genres d'universités : l'université d'Etat, créée par la législature provinciale et administrée par celle-ci, et l'université libre en particulier, comme celles du Québec. Il faut tout de même signaler un point important, à savoir qu'elles jouissent toutes de la liberté académique. Le seul domaine où l'université d'Etat soit limitée, consiste en celui de la construction, puisqu'elle dépend de la somme d'argent votée à cette fin par le gouvernement.

L'université est le résultat d'une évolution, et en considérant l'Est en particulier, on constate qu'elle est issue du cours classique.

M. Lortie nous fit également remarquer que l'université ne tenait pas compte des exigences de l'industrie, et surtout en sciences : l'étudiant absorbe beaucoup de matières académiques mais il n'est pas assez orienté vers la demande actuelle.



L'Université Carleton, lieu de rencontre des membres de la FNEUC

Différences

Remarquons que les universités françaises et anglaises n'attachent pas la même importance à l'enseignement secondaire : les universités françaises s'y attachent beaucoup plus en général. Le cours classique, de rigueur dans plusieurs facultés des universités françaises, vise à trois buts : enseigner des notions générales sur l'ensemble des sciences, former l'esprit, et inculquer aux élèves une méthode de travail. Les étudiants des universités de l'Ouest ont été unanimes à admettre que l'absence du cours classique au niveau secondaire est une déficience de leur système d'éducation. Enfin, il a voulu signaler, en terminant sa conférence, que l'université constitue une aide à la bonne entente entre les deux groupes ethniques majeurs au Canada.

Problèmes

Quant à M. Bernard Ostry, du Conseil des Recherches en Sciences Sociales et en Humanité, il a exposé son point de vue ainsi que celui de la majorité, sur le problème des priorités :

- L'enseignement et la recherche.
- Les locaux et le nombre d'étudiants.

Actuellement, le problème le plus sérieux est celui de l'enseignement et de la recherche. Le plus urgent problème pour le moment est l'établissement de bibliothèques, mais la somme d'argent affectée à cette fin est ridiculement petite. Si l'on considère les recherches, surtout en sciences sociales et en humanité, il est

nécessaire d'obtenir de plus gros fonds pour ces travaux. Un système qui pourrait remédier à ce problème serait celui de réunir, dans la même université, tous les étudiants qui font de la recherche dans un même domaine. Ce système offrirait non seulement un avantage du côté financier, mais aussi un avantage intellectuel pour les étudiants.

M. J.-Gordon Kaplan, de l'Université Dalhousie, nous a donné un exposé sur les libertés universitaires :

- Problèmes académiques. L'étudiant a toute liberté de parler avec ses professeurs des sujets qui l'intéressent. Il a l'entière liberté de discuter sur n'importe quel sujet qui pourrait l'intéresser, de près ou de loin. Les professeurs et les étudiants ont aussi la responsabilité d'exprimer ce qu'ils pensent. L'étudiant devrait avoir complète liberté de presse puisqu'il est censé être un homme responsable. Beaucoup de présidents d'université ne sont pas compétents puisqu'ils sont choisis par honneur ; assez souvent ils n'entendent rien à l'administration universitaire.
- Problèmes religieux. A l'âge où l'étudiant atteint le stage universitaire, il est censé pouvoir se conduire lui-même selon ses convictions religieuses. Quand on emploie le terme « libre » au sujet des universités, il s'agit d'universités non-confessionnelles et nous avons besoin de telles universités surtout au Québec afin que tous ceux qui le désirent puissent fréquenter l'université et celle de leur choix.
- Quant aux problèmes économiques, l'étudiant doit avoir son mot à dire en ce qui concerne les résidences

A 11 heures, messe célébrée par le R. P. Marcel Tremblay, c.j.m., avec lectures par le R. P. Normand Godbout, président du Conventum ; le sermon fut offert par le R. P. Benoît Drapeau, c.j.m., qui sut donner une explication de la devise « Volonté — Victoire » et nous en dégager les applications pour notre vie. Puis un bon dîner chez Danny's et une dernière réunion avant de nous dire au revoir et à la prochaine.

Sur les 20 membres du Conventum, on compte aujourd'hui 2 prêtres séculiers, 1 père des Missions étrangères, 4 ecclésiastes, 2 ingénieurs, 1 dessinateur, 1 travailleur social, 1 agronome, 1 mathématicien, 1 comptable agréé, 1 inspecteur en pêcheries et 4 principaux d'écoles qui se dévouent au lourd labeur de l'éducation des jeunes, bref une équipe prête à offrir ses services pour la société, pour l'avancement et le progrès de notre génération et enfin pour l'épanouissement des forces latentes mais riches du pays d'Acadie.

LOUNSBURY Co. Limited

DÉPARTEMENT DE MEUBLES

275, avenue King, Bathurst

Tél. LI 6-4445

VENTE ET SERVICE
GENERAL MOTORS

285, avenue King, Bathurst

Tél. LI 6-3321

et la cafétéria, puisque la majeure partie des fonds, servant à financer ces départements, vient des frais d'inscriptions.

Responsabilités

Lors de la discussion sur les responsabilités de la société envers l'université, Me J.-L. Pépin, de l'Université d'Ottawa et M. Michel Brunet, de l'Université de Montréal, ont conclu que la société a une obligation envers l'université, aussi bien en ce qui touche aux finances qu'à la direction ou au bureau des gouverneurs. En fait, puisque la société attend tout de l'université, il lui appartient de collaborer à cette institution si noble qu'est l'université.

Conclusion

Quant à notre impression personnelle sur ce séminar, j'ajoute qu'elle conclut à une expérience des plus enrichissantes pour les étudiants ; l'on devrait donc s'intéresser à la Fédération Universitaire des Étudiants Universitaires Canadiens (FNEUC) en plus grand nombre et d'une façon beaucoup plus active.

Gilles BLOUIN, Philo I
Isidore JEAN, Philo II

OPÉRATION SIMPLIFIÉE

Le garçon sur le bateau. — Où dois-je servir le café de monsieur ? Sur le pont ou dans la cabine ?

Le passager. — Versez-le tout de suite dans la mer ; cela simplifiera les opérations.

L'AVENIR CONSTITUTIONNEL DU CANADA

La Confédération canadienne est-elle une vraie Confédération?

Problème épineux et grave que celui de l'Acte de l'Amérique du Nord : c'est l'avenir même de cette constitution qui est mis en question ; ce sont 18,000,000 de citoyens qui doutent de l'efficacité de l'œuvre des « Pères ».

Épineux et grave, certes, que ce problème, puisque les circonstances elles-mêmes nous posent cette question : le Canada est-il ce qu'exprime sa constitution ? Le Canada est-il une vraie Confédération ?

Jetons d'abord un regard sur ce grand pays qu'est le nôtre... Il y a bien dix provinces, dix législateurs, mais combien chimérique cette indépendance de nos législatures provinciales ! Par une politique outrancieusement centralisante, le pouvoir fédéral s'ingénie depuis longtemps à s'arroger les droits provinciaux. Des statistiques prouvent que la Cour Suprême est nettement complice dans cette manigance fédérale : ouvertement centralisatrice, cette cour penche habituellement en faveur du pouvoir central dans les litiges fédéral-provinciaux.

On n'a même pas fini de convaincre Ottawa que l'éducation est un domaine relevant exclusivement des provinces : M. Lesage en est encore à rejeter les propositions de l'honorable Diefenbaker sur les octrois aux universités. Par la construction d'écoles techniques, par les octrois directs à l'éducation, le fédéral s'assure un contrôle assez grand sur l'instruction.

Outre l'éducation, l'impôt sur le revenu est devenu, depuis surtout la dernière guerre, un privilège que le pouvoir central tente de plus en plus de soustraire aux provinces.

Jusqu'aux ressources naturelles des provinces qui sont convoitées par Ottawa : ce dernier pouvoir vient d'essuyer un « non » catégorique de M. Lesage quant à un réseau national d'électricité patronné par Ottawa.

Vraiment, où sont ces dix États confédérés ? Déjà avant la sanction de l'Acte, A.-A. Dorian doutait de son efficacité : « Ce n'est donc pas une Confédération qui nous est proposée, disait-il à Montréal en 1864, mais tout simplement une Union Législative déguisée sous le nom de Confédération, parce que l'on a donné à chaque province un simulacre de gouvernement sans autre autorité que celle qu'il exercera sous le bon plaisir du gouvernement général. »

C'est que M. Dorian voyait la lettre même du texte qui ne répondait pas assez à l'esprit des « Pères ». Il prévoyait bien que les garanties au groupe français s'avéreraient insuffisantes et cela, très bientôt. En effet, depuis déjà longtemps, on refuse de découvrir l'esprit de l'A. A. N. B. L'esprit qui vivifie, on le rejette pour ne s'attacher qu'à l'écorce qui le contient. On joue sur les textes, on s'amuse sur la lettre même de l'Acte, et on oublie dans quelles circonstances les provinces se mirent d'accord pour signer le pacte confédératif.

Car l'Acte de 1867, notons-le bien, est un pacte entre les quatre pouvoirs indépendants de l'époque, et non simplement une loi votée par Londres. Certes, Londres a voté notre constitu-

tion, mais ce n'est qu'après que nous l'eussions demandé : « Nous avons plein pouvoir pour signer ce CONTRAT, la Couronne nous y avait autorisés, et elle a approuvé ce que nous avions fait » écrit l'honorable Brown.

Le Québec aurait bien pu refuser d'en faire partie, il aurait pu maintenir ses liens avec le seul « Downing Street ». Rappelons-nous aussi, que le Québec, mieux encore, l'élément français, risquait le plus dans cette aventure : il cesserait, comme les autres provinces, d'avoir pleine juridiction sur sa politique, mais il risquait de plus de tomber sous le joug d'une majorité anglaise. Les Canadiens anglais, pour leur part, en sortiraient plus forts, parce que plus unis. Le Québec, toutefois, accepta d'être parti à l'Acte en considérant l'esprit de celui-ci exprimé par les « Pères », et surtout, il envisagea la solution comme un pis aller.

Mais cet esprit de la Confédération, quelle en est l'essence ? Pacte entre les deux races, deux conceptions, l'une minoritaire, l'autre majoritaire, voilà ce qu'est la Confédération. N'est-ce pas MacDonald lui-même qui écrit : « Nous avons maintenant une constitution qui fait à TOUS les sujets britanniques une situation d'ABSOLUE EGALITE, qui leur garantit les mêmes droits en matière de langue, de religion, de propriété ou de droits personnels. Il n'y a PAS DE RACE DOMINANTE, en ce pays, il n'y a pas de race conquise... » (Débats, 1890, col. 745.) Lord Carnarvon lui-même précise le fameux article 93 : « l'objet de cet article, dit-il à ses collègues, a été de placer TOUTES LES MINORITÉS, à quelque religion qu'elles appartiennent, dans une PARFAITE EGALITE de situation, que ces minorités soient in esse ou in posse. » (Parliamentary Debates, 1867, p. 568, p. 556.)

Voilà enfin une chose acquise : la Confédération fut pensée et rédigée pour accorder à chaque province constituante, à chaque groupe ethnique, majoritaire ou minoritaire, une « absolue égalité ». C'est même à cette condition seule que le Québec accepta de parapher l'Acte de 1867.

En s'éloignant de son esprit, cependant, on a abouti à une Confédération patronnée par le pouvoir central d'Ottawa. Au lieu d'unir, on a voulu uniformiser. Au lieu de continuer dans l'esprit des MacDonald et des Brown, on a marchandé l'essence de la constitution, on l'a troquée contre du fédéralisme !

A-t-elle bien servi les Canadiens français ?

Le Canadien français a-t-il malgré tout profité de notre constitution boiteuse ? Sa personnalité ethnique s'est-elle épanouie ? Avons-nous conservé et développé nos richesses tant culturelles que naturelles ?

1) Le Canadien français, fait national

Avant de poursuivre plus loin dans un autre paragraphe, c'est maintenant qu'il convient de se rappeler que le Canadien français n'est pas l'apanage du

seul Québec. Le Canadien français n'est pas un fait seulement québécois, mais une réalité nationale ; je sais bien que « le reste » est minoritaire dans les autres provinces, qu'il habite un milieu anglais, mais il n'en reste pas moins important. C'est pourquoi nous envisagerons ce problème qu'est l'apport de la Confédération aux Canadiens français, mais dans un point de vue plus large, plus à la taille du fait français : nous le considérerons dans son aspect national, sans pour cela oublier le château-fort qu'est Québec.

C'est une question légitime que de se demander si la CONFÉDÉRATION a bien servi le Canadien français, puisqu'une telle union aurait l'effet de développer la postérité des provinces. » (A. A. N. B., préambule.)

2) Dualité culturelle

Quand les « Pères » jetaient les bases de notre constitution actuelle, ils le faisaient avec une idée dominante, à savoir « que l'usage de la langue française formât l'un des principes sur lesquels serait basée la Confédération » (Débats sur la Confédération, 1890, p. 186).

... par
Léon-G. Thériault
U 3 (Philo I)

Rêve chimérique que cette qualité culturelle : à presque tous les paliers de notre vie nationale, l'anglais chasse le français et le relègue à une zone de seconde classe.

Où faut-il aller chercher des preuves ? Où prendre des chiffres ? Au fonctionnarisme d'abord. De cet organisme public et purement national, on a fait un champ d'activité toute anglaise : 10% seulement de fonctionnaires Canadiens français pour représenter les 30% que forme l'élément français au Canada. (Cf. Dualité Canadienne, Mason Wade.)

Non seulement le personnel des services publics d'Ottawa est anglais, mais les textes sont pour la plupart rédigés, du moins pensés, en anglais. On va jusqu'à rendre boiteux les textes originalement rédigés en français, tel ce discours du général de Gaulle traduit en anglais pour l'élément anglophone puis traduit de cette langue en français pour les francophones !

Si encore l'unilinguisme n'était patronné que par Ottawa, mais il s'infiltrait partout : dans des provinces françaises comme le Québec et le Nouveau-Brunswick (45% frs.), nos industriels se servent de l'anglais, nos affiches sont en anglais, bref de l'anglais partout. Oh, il y a bien quelques grains de français gagnés de haute lutte, comme les timbres bilingues et tout récemment les chèques bilingues, mais c'est « trop peu », et c'est vrai. On en est arrivé à ce que l'anglais est plus nécessaire pour gagner son pain que notre langue maternelle ! Le français n'a pas sa place au Canada, et c'est un fait indéniable.

La Confédération nous a franchement nui sous ce rapport de la dualité culturelle : cette dua-

lité, garantie par la constitution, n'était pas assez explicite, pas assez claire dans les textes. Treize ans seulement après la Confédération, John Charlton, député de l'Ontario, osait clamer : « J'espère qu'ils (les Canadiens français) nous pardonneront d'avoir pour but avoué, de faire de ce pays, un pays saxon. »

3) Domaine économique

La Confédération, créée pour « développer la prospérité des provinces », n'a pas entravé d'une façon radicale, si l'on peut dire, le progrès économique des Canadiens français. Certes, l'économie canadienne-française demeure inférieure à celle de l'autre groupe ethnique, mais ne serait-ce pas là plutôt l'effet d'une économie déjà stagnante avant 1867 ?

La révolution industrielle de 1830 ne trouve au Bas-Canada, que de rares adeptes : comptant trop sur l'agriculture, pas assez sur les techniques modernes de l'industrie, les Canadiens français n'entrèrent pas en compétition avec leurs confrères anglais nantis d'argent et de méthodes nouvelles.

La Confédération a même favorisé, jusqu'à un certain point, les échanges commerciaux de toutes les provinces. Elle a uni le Canada contre l'empire économique américain qui se dressait déjà en 1860. Cette menace de l'empire américain fut même une cause prédominante de la rédaction de l'Acte.

Un des facteurs clés de l'entrée en masse de capitaux étrangers dans le domaine canadien-français, fut le manque de vigilance, la réaction peu vigoureuse de nos chefs politiques devant l'infiltration.

Il y a un préjugé aussi, funeste celui-là, qui veut faire croire que les Canadiens français sont moins bons en affaires que les Canadiens anglais ! En admettant le savoir-faire de l'élément anglais dans ce domaine, il ne faut pas nous déprécier nous-mêmes. Et quelle est la puissance européenne la plus fortement économique, sinon la France qui, avec le Marché Commun, force la Grande-Bretagne à s'intégrer dans la Communauté Economique Européenne.

Nous sommes inférieurs au point de vue économique, c'est vrai. Mais nous sommes ainsi parce que nous avons dépensé nos sueurs ailleurs que dans l'industrie ; nous étions pris avec des problèmes plus graves, plus sérieux : notre langue, notre foi, bref, notre caractère canadien-français, c'était ça, notre économie, c'était ça qu'il fallait d'abord préserver.

Si la Confédération a pu nuire de quelque façon à notre économie, c'est la centralisation qui l'a fait. En faisant des enquêtes sur nos ressources naturelles, en accordant des octrois à nos industries, ce qui était souvent nécessaire, le fédéral s'est néanmoins infiltré dans nos affaires, lentement, mais sûrement.

Chez les minorités en dehors du Québec, le problème est grave. Les capitaux nous manquent, mais c'est d'abord l'instruction qui fait défaut : une instruction capable de lancer la génération présente dans les affaires serait sans doute le re-

mède pour relever notre puissance économique. Ce qu'il faudrait faire aussi, c'est de légiférer, et tout de suite, pour garantir la conservation de ce que nous possédons.

4) Immigration

Un autre phénomène à jouer du côté des anglophones, fut l'immigration. Toujours dirigée vers des secteurs anglais, les immigrants, en s'anglicisant, accroissaient la puissance de ce groupe ethnique. Avec l'immigrant, c'était des connaissances nouvelles, un potentiel plus grand, qui s'ajoutait chez nos voisins.

Mais pourquoi nos chefs n'ont-ils pas réclamé une partie de cette immigration ? On voulait préserver le caractère français ? L'objection est insuffisante : dans des milieux français comme la région du Lac-Saint-Jean ou de la Gaspésie, on aurait pu sans crainte installer des Italiens, des Argentins, ou même des Anglais. D'ailleurs, la constitution l'y autorisait : « Dans chaque province, la législature pourra faire des lois relatives à l'agriculture et à l'immigration dans cette province. » (A. A. N. B., art. 95.)

Mais l'offre était alléchante pour l'immigrant s'établissant dans l'Ouest : en 1927, par exemple, l'immigrant ne déboursait que \$25.00 de Londres à Winnipeg ; de plus, le trajet était gratuit pour les moins de dix-sept ans. Offre alléchante, il est vrai, quand l'on sait que de Montréal à Winnipeg seulement, le Canadien devait verser \$55.90 pour ce trajet sans prime pour les moins de dix-sept ans.

5) Minorités

Tableau sombre que celui des minorités. Sans doute l'article 93 de notre constitution et même tout l'Acte, garantit-il les droits des minorités. L'élément français fut cependant impuissant à faire prévaloir « l'égalité absolue » prônée par MacDonald. Le fédéral ne révoqua pas les lois contre les écoles séparées, il ne réagit pas à une demande d'enquête sur le bilinguisme. Et l'on se demande pourquoi l'on parle de séparation !

En dehors du Québec et peut-être du Nouveau-Brunswick, le fait français n'est pas viable : à Terre-Neuve, par exemple, 73.7% des Français d'origine avaient oublié leur langue maternelle en 1951. (Dualité canadienne, Mason Wade.) Les statistiques officielles révèlent qu'à travers le Canada, 29% des Canadiens français ont abandonné leur langue. Une autre navrante statistique : M. Henripin, sociologue bien connu, prévoit que dans vingt ou trente ans, les Canadiens français ne formeront plus que 17% des habitants du pays.

Leur jetterons-nous la pierre ? Loin de nous l'idée d'approuver les défections qui se décèlent chez nous, mais reconnaissons franchement que la situation est difficile pour les minorités, surtout quand l'anglais est devenu la seule langue viable au pays. Et les Canadiens français s'assimilent plus

(Suite à la page 8)

INSOLENCES DE L'ECHO

Un professeur de U-III (Philo I) à un élève :

— M. X, effacez donc le tableau : j'efface aussi mal que j'écris !

0-0-0-0

Le « Twist » provoque un curieux phénomène : les vêtements s'usent de l'intérieur.

0-0-0-0

Du haut d'une colline, un vieux Peau-Rouge montre à son fils une plaine fertile. Après un long silence, il prononce ces mots :

— Un jour, toutes ces terres nous appartiendront à nouveau : tous les visages pâles seront partis sur la lune.

0-0-0-0

Une autre du Père Savoie :

— ... C'est comme pour l'achat d'une voiture : il y a double achat. Achat d'abord de la voiture elle-même, puis de la finance qui, elle aussi, ne s'achète pas avec des prunes !

0-0-0-0

Un philosophe au Père Thériault : Père, peut-on convertir des mètres cubes en grammes ?

— Voyons ! Est-ce que tu peux convertir des pieds en pintes ?

0-0-0-0

Le Père Lanteigne aux finissants : l'évidence, c'est évident que c'est évident parce que c'est évident !

0-0-0-0

Réunion de classe :

J.-B. Haché : moi, j'en fais plus d'épluchette !

J.-Bernard : T'en as jamais fait, anyway !

0-0-0-0

Père Lanteigne : cette thèse-ci est la plus importante de la Critique !

Philippe : on n'aurait jamais dit cela !

BRAVO CHANTEURS D'ACADIE

La Chorale de l'Université du Sacré-Coeur, connue sous le nom de « Chanteurs d'Acadie » a eu l'occasion d'effectuer une brillante tournée de concerts pendant la première quinzaine en juin dernier. Le Révérend Père Dollard Tremblay, directeur de la chorale, avait convoqué son groupe à l'USC le 29 mai, afin que tous soient en excellente forme vocale pour le premier concert à Bathurst le 31. Il fallait bien loger quelque part ! C'est pourquoi la chorale établit ses quartiers généraux au cinquième étage dans le dortoir de Ver-sification.

Le concert de Bathurst s'avéra un peu froid ; huit d'entre nous manquaient à l'appel ; la foule, quoique très enthousiaste, n'était cependant pas nombreuse ; le mauvais état de l'acoustique et la chaleur atroce qui régnait firent mauvaise impression sur les membres de la chorale. Mais que voulez-vous ? Au sein de la chorale, un proverbe se dégageait des expériences précédentes : l'imperfection des répétitions à la veille d'un concert annonçait souventes fois un concert brillant et merveilleux. Et c'est précisément ce qui se passa à la veille de cette tournée.

1er juin : Caraquet. — Pour les besoins de la cause, le Père Tremblay avait loué un autobus SMT, lequel était conduit par un expert, un gentil monsieur, nommé Mac D. Firlot. C'est à l'école régionale de Caraquet qu'eut lieu le second concert, une réussite totale, il va sans dire. Les citoyens de Caraquet se montrèrent très sympathiques et très hospitaliers, selon leur habitude.

2 juin : Carleton. — Enfin le grand jour, le vrai départ ! Après un bon souper, les chanteurs rencontrent leurs confrères du collège, examinent la salle de concert (comme c'était l'habitude partout ailleurs). Tout se déroula sans avarie, exception faite pour le système mécanique du rideau que Paul Doucet, notre ancien président, avait essayé, mais en vain, de faire fonctionner. Mgr Antoine Gagnon, supérieur du petit séminaire de Rimouski, clôtura la soirée par une brève allocution, fort élogieuse, d'ailleurs. Le lendemain, dimanche, tous assistèrent à la messe du Père Tremblay à l'Hôtel-Dieu de Maria, patrie d'Ernest Tremblay.

3 juin : Causapsal. — En ce même jour, la population de Causapsal et des environs fut ravie de l'interprétation vraiment formidable des « Chanteurs d'Acadie ». Somme toute, ce fut un succès !

4 juin : St-Quentin. — A l'arrivée de l'autobus de St-Quentin, tous les élèves de l'école étaient présents à la salle pour la représentation en matinée. On les vit éblouis par les airs mimés des « Gamins de la Gamme ». Après le concert du soir, très goûté comme toujours, certains messieurs, c'est-à-dire Jean-Louis Nadeau, Wilfrid Pelletier et compagnie organisèrent une petite fête champêtre dont « Ti-Pousse ? ! ? » était le clou !

5 juin : Edmundston. — Dès l'arrivée, l'autobus se rend au Centre récréatif pour y déposer les bagages : tréteaux, tam-tam, costumes des « Gamins », etc. Tous élirent domicile à l'Université St-Louis. Après quelques parties de tennis à l'USL, l'heure habituelle du concert : 8 h 30 ! Or il y avait un piano de marque Heintzman d'une longueur de neuf pieds, lequel était d'accord, à la grande satisfaction de Gaston Brisson, brillant virtuose et garçon sympathique.

6 juin : Rivière-du-Loup. — Bref arrêt à Cabano pour saluer Toni Ouellet. A Rivière-du-Loup, le Père Morin accueillait chaleureusement les chanteurs au magnifique Foyer-Patro. Quelques parties de quilles au sous-sol de l'établissement ; une visite de la ville, un essai de l'auditorium, enfin tout semblait à point. Il faut mentionner ici que ce concert fut le plus applaudi : emballement de la foule, joie extrême, délire, applaudissements, rappels interminables ! Le succès complet, quoi ! Une foule d'admiratrices s'étaient massées à la sortie de la scène, les autographes pleuvaient au point qu'un membre épuisa la cartouche de son stylo à bille !

7 juin : Rimouski. — Grande Emission de télévision à CJBR ! Ensuite, le ralliement au Motel St-Germain. L'assistance, certes, fut l'une des plus nombreuses : la chorale n'en était pas à sa première visite à Rimouski. On parle encore du succès de ce spectacle.

8 juin. — Le concert terminé, la chorale effectua le plus long trajet de la tournée : Rimouski - Jonquièrre, soit 363 milles et ceci pendant la nuit, s'il vous plaît. Les moments les plus agréables de notre voyage s'envolèrent au restaurant « Au Sablonnet », au « Lac Surprise » ainsi qu'au « Lac Kénogami ».

D'ailleurs ces quelques lignes ne sauraient résumer les quatre jours dans la région du Saguenay et du Lac-St-Jean. Enfin rappelons les



heures mouvementées qui firent suite au concert d'Alma : le meeting chez Réjean Harvey, le retour au « Sablonnet », la pratique de « grégorien » à trois heures du matin, et l'installation du bar-salon pour le cocktail du lendemain. Le concert du Séminaire de Chicoutimi ainsi que celui de Jonquièrre furent tout simplement des réussites. La chorale n'oublie pas Jonquièrre et je ne crois pas que Jonquièrre oubliera la chorale de sitôt.

L'étape suivante : Québec, plus précisément au « Patro » de Charlesbourg. Comme il faisait bon rencontrer à notre arrivée, les visages souriants des séminaristes ! Une salle remplie, l'atmosphère de franche gaieté qui y régnait, tout cela était fort utile à l'ensemble du groupe ; le lendemain le journal « L'Événement » fit une critique, ce qui ne fit que hausser la valeur artistique des « Chanteurs d'Acadie ». Plusieurs grands quotidiens ont eu leur mot à dire sur les superbes performances, au cours de la tournée.

Le but approchait. En quoi consistait-il ? Bref, il s'agissait de l'enregistrement de deux microsillons stéréophoniques aux studios de la compagnie Apex-Français à Montréal. Après deux jours dans l'enceinte du studio, deux disques sensationnels étaient lancés ! Le Père Tremblay et ses trente jeunes hommes avaient atteint le sommet, c'était le jour du triomphe !

Chez Jean Leclerc, le Père Tremblay conclut que les chanteurs méritaient un repos ; c'est pourquoi la majeure partie logea dans un superbe motel, dans la banlieue de Montréal, avec une magnifique piscine, cinq tennis, et le restaurant à proximité. Jean-Guy Déry se souviendra des huit heures passées dans la piscine sous un soleil de plomb ; résultat ? Des brûlures légères. Une visite au Parc Belmont, Au Queen Elisabeth, à Radio-Canada ainsi qu'à plusieurs endroits intéressants.

Le tout se termina devant un bon bifteck tendre et juteux dans un chic restaurant de Montréal. Et puis, ce fut la séparation, chacun regagna le foyer paternel...

Depuis la mise en vente du premier microsillon — le troisième ne paraîtra qu'en novembre puisque ce sont des airs de Noël — les dépositaires de musique n'ont cessé d'en vendre aux gens friands de bonne musique, de chants populaires et folkloriques. C'est pourquoi ce disque sera en vente à un prix spécial dans notre Université bientôt. Il faut vous procurer ce microsillon sinon vous risquez de perdre quelque chose. C'est ce que vous offrez vos confrères de la chorale comme témoignage de leurs efforts et de ceux du Révérend Père Dollard Tremblay, c.j.m.

Jean BOUILLON, U-2.

— L'AVENIR...

(Suite de la page 7)

facilement que son confrère anglais : il est d'abord noyé dans une majorité anglaise ; ensuite, il n'a pas les moyens des groupes mêmes minoritaires du Québec : souvent la radio, les journaux français lui manquent ; les écoles françaises lui manquent ; ici même, au Nouveau-Brunswick, on ne fait que « tolérer » nos écoles catholiques et françaises ; de plus, au lieu d'établir l'octroi des subsides sur une base de population, on vote les subsides d'abord aux écoles les plus riches (qui sont naturellement en majorité anglaises). « C'est ainsi qu'en 1953... le comté acadien de Gloucester reçut du gouvernement provincial \$365,724 pour 12,237 élèves et le comté anglais de Kings, \$204,623 pour 3,553 élèves. Le second put dépenser \$140.93 par élève, tandis que le premier ne put dépenser que \$68.73 par élève, même en se saignant à blanc. » (Evangéline, 17 mars 1962 — R.P. Roméo Bédard, o.m.i.)

Solution

Ce n'est pas tout de critiquer, il faut surtout solutionner. Mais solutionner quoi ? Cela, nous l'avons vu dans notre étude : le Canadien français n'a pas plein droit de cité au Canada ; on le considère comme un citoyen de rang inférieur ; les étrangers qui viennent au pays en sortent avec l'idée d'un Canada anglais de langue, de culture et de tradition. C'est ça qui est faux,

c'est là qu'est le mal : il faut repenser notre système actuel et l'orchestrer de façon à ce que les deux groupes ethniques soient des citoyens à PARTS EGALES. Le Canadien français doit se sentir chez lui partout au Canada pour qu'il puisse logiquement se croire un citoyen canadien.

1) Séparatisme

On nous propose le séparatisme comme remède, mais on oublie que le Canadien français n'est pas un Québécois. Le Canadien français, c'est le Québécois, mais aussi l'Ontarien minoritaire, l'Acadien du Nouveau-Brunswick, enfin, tous les autres groupes français du Canada.

Le séparatisme, c'est renier tous les efforts déployés pour rayonner une culture française dans un vaste pays. C'est aussi limiter la patrie du Canadien français, cesser de croire que Champlain fonda Port-Royal, que La Salle découvrit le Mississippi, que La Vérendrye poussa le premier jusqu'aux Rocheuses.

Que feraient les minorités sans l'appui du Québec au fédéral, sans son aide morale dans les autres provinces ?

Surtout, le séparatisme reste aveugle au mouvement de compréhension mutuelle qui prend racine chez les Canadiens.

Sans rejeter le séparatisme comme une « mauvaise » solution, nous le l'accepterons pas comme la meilleure. Cette solution est logique, très logique

même : elle a deux cents ans d'histoire pour lui prouver qu'un Etat bilingue est une utopie. Le séparatisme, cependant, est inacceptable, du moins pour le moment : qui prouve que la vraie Confédération n'arrangerait pas les choses ? Essayons encore un autre effort, un autre trente ans...

2) La vraie Confédération

Sous ce vocable de « vraie Confédération », il faut entendre cette définition qu'en donnait Maurice Ollivier, LL.D. : « Une Confédération est une union d'Etats indépendants et souverains, liés ensemble par un PACTE ou traité comportant l'observation de certaines conditions dépendant du consentement unanime des parties contractantes, qui restent LIBRES DE SE RETIRER DE L'UNION. Les Etats formant partie de la confédération conservent leur indépendance politique et sont, au point de vue de droit international, reconnus Etats souverains. » (L'avenir constitutionnel du Canada, p. 63.) En somme, seuls les problèmes d'intérêt commun sont soumis au pouvoir central.

Beaucoup d'autonomie, il va sans dire, devra être concédée aux provinces pour les soustraire à la centralisation. Pour parer l'inégalité des races, il faudrait créer un comité d'enquête sur la dualité canadienne, et qui, conjointement avec le recensement décennal, enquêterait sur la situation pour soumettre son rapport au pouvoir

central qui verrait à appliquer les recommandations.

C'est au fédéral qu'il appartiendra de veiller au sort des minorités anglaises ou françaises dans les diverses provinces. Dans cette constitution, il faudrait aussi décrire d'une façon plus explicite, l'usage du bilinguisme dans tous les services publics non seulement du fédéral ou des provinces, mais même des compagnies ou entreprises tant soit peu importantes. En accordant une prime supplémentaire aux employés bilingues, on stimulerait sans doute ce bilinguisme tant souhaité. Le sort des minorités étant confié au fédéral et non à la discrétion des dix législatures, il y aura plus d'uniformité, plus de cohésion dans la politique à suivre quant aux minorités.

Le fédéral ferait-il alors ce qu'il voudrait ? Non, car la constitution même lui dicterait sa conduite ; le Comité d'enquête enfin, l'éclairerait sur ces divers problèmes.

Certes, la Confédération ne parviendra pas à régler à elle seule le problème du dualisme canadien ; c'est toute une mentalité qu'il faudra changer : il faudra s'accepter les uns les autres, sans préjugés, sans méfiance. Il faut surtout être prêt à dialoguer franchement. C'est que le problème n'est pas d'ordre purement politique, il est social, il est ancré dans notre vie, et notre vie quotidienne. Il faudra s'accepter à la même table, à la même usine, au même comptoir, au même poste sans vouloir nuire à « l'autre ».

C. & S. BOTTLING WORKS
JOHN CORMIER, prop.
Manufacturier des liqueurs
COCA-COLA
290, rue Demeressque
Bathurst, N.-B. Tél. LI 6-3425

Steeves Motors LIMITED
PONTIAC, BUICK, CADILLAC, VAUXHALL
CAMIONS GENERAL MOTORS
Miramichi Avenue, Bathurst, N.-B.
Box 331 -- Phone LI 6-4488

BATHURST POWER & PAPER CO. LTD.
Bathurst, - - - - N.-B.

MADEMOISELLE Anastasia Burke
OPTOMETRISTE
DERNIÈRES VARIÉTÉS DE LUNETTES
267, avenue King, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-4735

LA MARCHÉ AU CAMP

(TROUPE U.S.C.)

Entendez-vous à travers l'espace immense
La voix des mers, des montagnes et des forêts
Qui nous appelle à jouir de nos vacances
Sur le rivage ou sous les ombrages frais...



SALUT AUX DRAPEAUX

Aucun scout ne peut demeurer insensible à un tel appel de la nature.

Et c'est un peu en réponse à cet appel soutenu de la nature, ajouté à un certain esprit d'aventure, que la troupe U.S.C. entreprit son premier camp d'été, à Dutch Point, du 2 au 16 juin.

Sous le signe de la Chevalerie, les quatre patrouilles (Loups, Castors, Lynx et Aigles) ont vécu « sous la toile », la nuit, au grand soleil, le jour (s'il ne pleut pas), la grande aventure scout, dans la nature qu'ils ont appris à voir et à aimer.

Un camp de troupe n'est pas une sinécure ! Tout y passe.

L'arrivée au camp, sous une pluie torrentielle, éprouve dès le début le courage et la détermination des « gars » ; on s'installe à la pluie, tout en gardant un esprit merveilleux, ce qui nous apparaît comme le meilleur présage d'un bon camp.

La première semaine n'est pas des plus reposantes, mais des plus remplies d'aventures et de découvertes. En premier lieu, il faut s'installer : partout, on bâche, on transporte des troncs d'arbres, on élabore des plans, on construit des tables, des foyers, des mâts, des arches de patrouille. En fait, tout ce qu'il faut pour qu'un bon campeur soit à l'aise, chacun rivalisant d'imagination et d'audace.

Peu à peu, les activités se multiplient, aussi variées qu'intéressantes.

En excursion de patrouille, chacun se débrouille, soit avec la carte ou la boussole, soit avec des repas ou au coucher ; à la belle étoile ou sous une hutte construite avant la noirceur ; pour tous, c'est la grande aventure, la grande découverte.

La nuit, quand il fait si bon dormir après une grosse journée, n'est-il pas cruel de se faire réveiller en sursaut, pour participer à un jeu ? Mais quelle expérience et que de péripéties amusantes !

Les fervents du « pionnisme » s'en donnent à cœur joie dans la construction de radeaux qui servent à l'un des combats navals les plus retentissants de l'histoire. Comme dans toute guerre, il y a des blessés, mais les infirmiers « en herbe » savent panser une jambe, recoller un bras, boucher un trou dans un pied... Un médecin en rougirait... Tantôt, ce sont les explorateurs, qui, cartes et boussole en main, se lancent à la con-

quête de terres inconnues. Lors des combats, le camouflage est d'usage, et même si à certains moments, on n'entend pas de bruit, les éclaireurs préparent quelque sensationnel combat.

Dans la nature, le scout est encore plus près de Dieu. L'atmosphère d'une messe sous la tente où Dieu descend sur l'autel de bouleau, garni de feuillage vert, est inoubliable. Il faut



avoir vécu ces moments-là ! Tous les soirs, la troupe avance dans la noirceur, en récitant le chapelet, s'arrête au bord de la mer, qui gronde, ou près de l'éclaircie des grenouilles, et médite quelques instants devant ces merveilles de la nature.

Le 10 juin, c'est la journée des grands tournois, la journée olympique. Malgré une température maussade, plusieurs parents et amis se sont rendus à l'invitation de la Scoutmaîtrise. Sous leurs yeux se déroulent des courses de chars, des prises de foulard, le lancer du javelot, les courses à pied et pour finir, la remise du trophée à la patrouille des « Castors ».

Le soir, se déroule, toujours solennelle et impressionnante, la promesse de dix éclaireurs, sous la « tente-chapelle » : ce sont Denis Méthot, Viateur Méthot, Laurie Le Breton, Jean-Marc Gauvreau, Jocelyn Berthelot, Alain Cyr, André Jean, Roch Bernard, Gilles Larouche et Paul Caissie. La soirée se termine par quelques numéros de chant et l'« au revoir scout » aux parents et amis.

Même l'agréable a une fin, et le 16 au matin, il faut repartir, à regret. L'« au revoir scout », qui termine ces 15 jours de fraternité et de joie, est sincère.

Chacun retourne chez lui, enrichi d'un petit bagage d'expérience et de quelques belles chansons.

Pour terminer, nous profitons de l'occasion pour remercier les

Histoire scout : L'ENLÈVEMENT

Un soir, au camp scout, je m'éveille en sursaut. Pourquoi ce sursaut ? Que se passe-t-il ? De forts gaillards me transportent...

Me creusant la mémoire pour me rappeler s'il s'était passé un événement dans lequel je me serais fait blessé, je n'arrivai à rien découvrir. Enfin tout cela prend fin et Nap (le C. P. des Loups) me console en m'apprenant que ce n'était qu'un jeu.

Ils s'y mettent une fois de plus. Ils courent, courent et entre-temps, Nap siffle l'alarme pour réveiller les Aigles et les Castors. Déterminés, ils s'arrêtent dans un champ, me couchent par terre et se réunissent autour de Nap pour décider comment ils iraient bientôt attaquer les Castors et les Aigles. Tous se cachent sans le moindre bruit.

Les chefs arrivent au moment où je me mets à crier pour du secours. Ils me disent que je ne pourrai crier que lorsque l'attaque commencera.

Cinq minutes plus tard, l'attaque commence. Je crie de toutes mes forces. Mais Donald, le gros gardien, fait un saut et m'empêche de crier ; cependant, il n'aperçoit pas mon foulard à ce moment. Je le prie de me laisser sortir de mon sac pour aller « faire mes affaires privées ». Donald étant mon grand ami, il me laisse faire. En sortant de mon sac de couchage, je saute sur lui, lui enlève son foulard de jeu. Je me recouche et la corne de victoire sonne. Les Loups et les Lynx sont victorieux.

Tous les scouts se réunissent pour boire un bon lait au chocolat et retournent ensuite se coucher.

Quant à moi, je me souviendrai longtemps de cette aventure.

Jean DUPUIS, 10^e année.

FOULARDS NOIRS

Pourquoi certains de nos scouts portent-ils un foulard noir ? Seraient-ils séparatistes ?

Notre troupe scout, qui compte déjà une année d'existence, n'est pas demeurée inactive au cours de l'été, bien que ses membres aient habité chacun leur coin de pays respectif.

En effet, Michel Beaulieu, Laurie Le Breton, Claude Le Bouthillier et moi-même sommes allés suivre des cours de « Chef de Patrouille », du 17 au 19 août, sous la direction du chef Michaud, à Sheila. Le Père Côté y assistait. A ces cours se présentèrent 54 « C.P. » et futurs « C.P. » du diocèse de Bathurst. Nos scouts ont alors mérité la tête de lance, c'est-à-dire l'honneur de ce camp.

Par la suite, Michel Beaulieu, Almire Lamontagne, Jean-Claude Leblanc et moi-même avons entrepris un voyage pour nous rendre au lac des Plages, situé au nord de Montréal, où se tenait le Camp Technique Eclaireur d'Iberville. Etabli sur le bord d'un lac magnifique, ce camp était sous la direction du chef Henri Lapierre, de Montréal : on y comptait 50 campeurs venant de tous les diocèses du Québec. A nos quatre, nous étions les seuls représentants du Nouveau-Brunswick. Ajoutons que la discipline de ces camps donne aux jeunes l'occasion de former leur caractère, les préparant ainsi à servir plus tard la société, par leurs qualités de chef.

Formidable expérience, que ce camp, en vérité ! N'est-il pas inouï de voir des « gars » qui ne se sont jamais rencontrés, s'entraider et travailler main dans la main, comme le feraient de vieux frères ? La discipline du camp révélait que le flâneur n'y avait pas sa place. Bref, séjour formidable, profitable, tant par son esprit religieux, sa fraternité, que par ses activités et sa technique. Tous les campeurs ont vécu dix jours merveilleux, du 20 au 31 août. Ceux qui remplissaient leur tâche avec satisfaction pouvaient mériter les honneurs du camp, soit le foulard noir et la badge représentant les armoiries d'Iberville.

JE N'AI PLUS PEUR DE L'EAU !

C'était l'avant-dernière journée du camp scout. Nous avions un grand jeu pour l'après-midi : une bataille sur l'eau en radeaux. La construction des radeaux devait se faire l'avant-midi et la bataille, l'après-midi.

Pendant qu'on s'affairait au « chantier naval », je m'embarquai sur un radeau grossier et lourd pour m'y amuser.

Etant donné que j'étais seul, d'autres en profitèrent pour m'effrayer un peu. Ils étaient quatre sur un radeau et avançaient rapidement, tandis que moi, j'avais peine à mouvoir le mien.

Voyant la fin et remarquant qu'un « ennemi » était déjà sur mon radeau, je sautai par-dessus bord, ne connaissant pas du tout la profondeur de l'eau. Quel tourbillon !

Un gars me tira jusqu'au rivage.

Contrairement à ce que vous pourriez croire, ce saut périlleux m'enleva toute crainte de l'eau.

Donald ROY, patrouilleur des Loups 10^e année.

C'est aux quatre scouts de notre université, qu'échurent, avec distinction, les dits honneurs. Félicitations aux valeureux « Foulards noirs » !

Grâce à ce surplus de connaissances et de formation que nos « héros » rapportent, les membres de la troupe pourront être plus en mesure d'apprécier le travail de leur chef et d'apprendre ce qu'est un scout et ce qu'il doit être...

Asm. Jean-Rhéal LÉGÈRE, U 1 (B.-L. « B »)

COLLEGE DAZE

You might be surprised to read an English column on this entirely French paper. Well, don't be ! It's been going on for three years.

First, I'll tell you what to expect. It's an informal bit of so called literature generously distributing considerations and remarks on people you know or things you've heard of. Stay with us, the subject of this column could be you.

To begin, the "College Daze" people (or one man band composed of yours truly) would like to wish Father C. Cormier the very best of luck in his new venture, or should I say adventure. He is now a student of psychology at University of Ottawa. I don't imagine he'll have too many disciplinary problems. He should know all the tricks by now !

Roger Roy also leaves us. He, to study literature in gay Paris. The best of luck Roger ! Please, come back with a colorful French accent and a taste for fine wines !

One of the teachers here must feel real good now that the social credit holds the balance of power. Well, Ha Ha ; let's see if we'll all get rich...

Well, we almost had a gym for September ! And thank heavens they're putting pre-fabricated walls or we'll have to play badminton with snow shoes. Somebody goofed !

I would like to remind last year's freshman class that they are losing their title as the top women men in college. Where's the trouble boys ? Is that there is no more women or is it that another summer's experience taught you that "things" are not what they seem ? Keep tabs... there may be competition from real smooth talkers ! I would also like to remind the boys that there is a wonderful lass of "freshman" nurse arrived in town. The time is now, before they run up the ivory tower of their highly responsible position and become inaccessible to the common run of the mill man.

In conclusion, I would like to invite all readers to contribute to this column. If someone would like to add something, please let me know. And if you disagree with what I say, I would just love an argument. As Kennedy says : "We shall never negotiate out of fear but we shall never fear to negotiate."

Jean-Guy CORMIER, U 4 (Philo II)

CHALEUR CENTRE
Your Center for Tobacco,
Magazines, Lunches,
Phono Records, School Supplies,
Novelties.

DR PHILIPPE CYR
CHIRURGIEN-DENTISTE
195, RUE MAIN, apt 3,
Tél. LI 6-3100 Bathurst, N.-B.

DIAMOND TAXI
6 - 4 4 2 1
SERVICE JOUR ET NUIT
Bathurst, - - - - N.-B.

CANADIAN TIRE CORPORATION

237, rue Main, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-3756

DOCTEUR Edmond-J. LEGER DENTISTE

230, rue St-Georges, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-2745

Pharmacie Veniot

Votre pharmacie « Rexall »
Tout ce qu'il vous faut
225, avenue King, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-4111

SPORTORAMA

Bonjour, chers lecteurs. Vous n'êtes pas sans savoir que les sports ont un rôle bien déterminé dans notre vie. Un homme sportif n'est pas nécessairement un athlète aux muscles saillants et bombés, ni un « Steve Reeves » ou un haltérophile expert. Il y a en effet, des distinctions à apporter : Arnold Palmer, Roger Marris, Hermann Wilhelmse, Bernard Geoffron, Pancho Gonzales, etc., sont des hommes qui pratiquent les sports sur une échelle professionnelle; d'autre part on retrouve les amateurs d'un calibre inférieur, parmi lesquels nous figurons. Les étudiants, par exemple, sont en plein milieu de leur croissance intellectuelle et physique. Les études, les leçons, les classes et les devoirs s'adressent à nos facultés mentales, tandis que le corps devient en quelque sorte ankylosé; l'esprit se lasse; enfin le jour vient où tout finit par craquer: les nerfs n'en peuvent plus. Le surcroît d'énergie accumulé par le corps doit nécessairement se dépenser. Comment? La solution est simple! Nous n'avons qu'à regarder autour de nous. Qu'est-ce qu'on y aperçoit? De vastes champs de baseball, des jeux de balle-au-mur, des courts de tennis, l'été, et deux ou trois patinoires, en hiver. Et ceci sans compter les jeux intérieurs et les jeux de plus petite envergure. Si quelqu'un par hasard, n'a pas d'attrait particulier pour les sports ou n'a pas les aptitudes requises, il lui reste un sport universel, un sport qui remonte aux origines premières de l'homme et pourquoi pas jusqu'au pithécantrope? Ce sport: la marche.

Pour vous donner une idée de l'importance des activités sportives dans une maison d'éducation, soulignons en passant l'essor formidable qu'on donne au football dans les universités anglaises, canadiennes ou américaines. L'institution en question paie tous les frais de l'étudiant qui fait partie de l'équipe de football de l'Université.

Comme il est pratiquement impossible d'organiser des parties régulières de football dans notre milieu, la direction de l'Université a compris le besoin de bâtir un gymnase ultra-moderne. C'est là que notre enthousiasme sportif devra se déployer. On peut résumer ces pensées à ceci: une année d'études entremêlées de sports est une année heureuse et florissante.

Rappelons que les séries de la coupe Grey commenceront bientôt. Les amateurs de baseball sont encore anxieux de savoir où se dérouleront les séries finales de baseball. La télédiffusion du hockey de la ligue Nationale par Radio-Canada ne tardera pas et je crois certainement qu'on peut se préparer à en voir de toutes les couleurs, cette année encore. Au dire de quelques-uns, l'aréna de Bathurst ouvrirait ses portes à la Toussaint. Les « hockeyistes » savent ce que cela veut dire n'est-ce pas?

Sur ce, puissiez-vous garder un bon esprit sportif!

Jean BOUILLON,
U 2 (Rhéto « B »)

ARMÉE OU POULE AUX OEUFS D'OR L'infanterie au gros lot!

Plusieurs d'entre vous connaissent ce fameux programme de la télévision: « La poule aux œufs d'or ». Eh bien, j'y suis passé l'automne dernier mais cette fois non pas à la télévision mais dans l'armée canadienne, et l'émission a duré plus longtemps. Il n'y a pas d'émission diffusée par l'armée, me direz-vous, mais je puis vous prouver que l'armée est une « poule aux œufs d'or ». Il suffit de donner votre nom, non pas à Radio-Canada, mais au CEOC, cours d'entraînement des officiers canadiens. Votre nom est choisi; vous répondez à plusieurs petites questions et à la fin vous êtes gagnant et placé en face d'un dilemme: choisir un œuf ou l'argent. Tel fut le dilemme en face duquel je me trouvai: travailler pour le gouvernement québécois (argent) ou rejoindre l'armée (poule aux œufs d'or).

J'optai pour l'œuf, c'est-à-dire l'infanterie, le meilleur corps de l'armée canadienne, comme le disent si bien les officiers-ca-



Intérêts miniers re la région de Bathurst

Une mise au point d'abord: les intérêts miniers de la région Bathurst-Newcastle ne sont pas des intérêts de charbon, mais à base de métaux dont les principaux sont le zinc, le cuivre, le plomb et l'argent.

C'est au cours de la dernière décennie que la région Bathurst-Newcastle vit ses premiers géologues, arpenteurs, et chercheurs de mines s'intéresser à autre chose que du fer.

En effet, il y avait déjà longtemps qu'on exploitait certaines régions telles les « Bathurst Mines », à quelque vingt milles au sud-ouest de Bathurst, pour leur minéral très riche en fer.

Le minéral, comme nous le savons, est un composé naturel complexe, contenant parfois plusieurs métaux associés au soufre, à l'arsenic ou à d'autres éléments.

Selon le rapport de « Lea et Rancourt » (1958), certains dépôts, notamment les « Brunswick » no. 6 et 12, contiennent en pourcentage 75% de sulfate de fer, 0,8% de cuivre, jusqu'à 3,6% de plomb, 9,5% de zinc et jusqu'à 2,6% d'argent.

Ces chiffres ont été établis d'après l'analyse de 22,000 tonnes de minéral extrait à une profondeur d'environ 10,000 pieds.

D'après le rapport McAllister présenté au « Canadian Institute of Mining and Metallurgy » en 1959, il existe une vingtaine de tels dépôts massifs d'intérêt économique pour la région de Bathurst.

dets des Signaux et de l'Artillerie. De même qu'à la télévision l'œuf renferme soit un prix co-co, soit un prix réel ou encore le gros lot, l'infanterie (mon œuf) renfermait elle aussi de nombreux cadeaux. Et il fallut douze semaines à l'armée canadienne pour m'énumérer le contenu de mon œuf qui contenait le « gros lot ». N'allez pas croire que dans ce « gros lot » je reçus un beau réfrigérateur; au contraire, je gagnai une tranchée à creuser (ce qui vous garde bien au froid la nuit). De plus, je gagnai non pas une série de livres édités par « Marabout », mais deux beaux livres des « Queen's Regulations » (livres très rares en français dans notre armée « bilingue »). Le « gros lot » (l'infanterie) m'offrit un bel assortiment d'armes à feu: carabine, revolver, grenades, fusées... Cependant je n'obtins pas de manteau de fourrure avec chapeau et sac à main pour Madame, mais un bel ensemble de salopettes avec casque d'acier et sac à munitions pour Monsieur. Et tout cela (trop grand ou trop petit: pas de mesure précise dans l'armée), vous était offert avec les petites courses d'un mille, trois milles, six milles; en plus de l'exercice de trente milles dans les « Blue Mountains ». Il ne faudrait pas non plus oublier ce cadeau offert par une compagnie de pavage qui consiste en un carré d'asphalte avec lignes blanches, le tout accompagné des fameux « prix cocos » que sont le lieutenant et les sergents qui « gueulent » à la journée pour vous faire savoir que « Vous êtes pas beau » (ce qui ne fait rien quand vous le savez) ou encore vous crient: « vous ressemblez à ma grand-mère » (chose peu encourageante lorsque vous regardez le visage du sergent).

Et que dire des actions « zéroïques » qu'ils vous font ac-



EXTRACTION DE L'ACIER DANS LA MINE DE BATHURST

Il va sans dire qu'un tel potentiel intéressa rapidement les diverses compagnies minières et suscita même la formation de nouvelles compagnies locales. Une vingtaine de compagnies sont en ce moment établies dans la région: la « Brunswick Mining & Smelting », « The Consolidated Mining & Smelting », « Heath Steele Mines Ltd », « Noranda Mines Ltd », « Anaconda American Brass », « Texas Gulf & Sulphur », « Baie Holding », « Consolidated Zinc », pour n'en nommer que quelques-unes.

Plusieurs de ces compagnies n'ont, jusqu'à présent, qu'entrepris des travaux de recherches. Mais quelques-unes sont déjà en voie de dévelop-

pement; par exemple, la « Consolidated Mining & Smelting », qui exporte présentement son minéral au Japon par mer, du port de Dalhousie, N.-B. La « Brunswick Mining & Smelting », par ailleurs, a obtenu un contrat de douze ans pour l'exportation de son minéral jusqu'en Belgique.

« Pas grand-chose », dira-t-on. Peut-être, mais c'est tout de même un début. La découverte de grandes richesses qui n'attendent que l'ouverture d'un marché propice pour transformer Bathurst en une ville champignon.

Jean-Baptiste HACHÉ,
U 4 (Philo II)

L'utilité du SPORT

Nous vivons à une époque dynamique, à une époque qui a amené des changements profonds et radicaux dans la manière de vivre des hommes. Cependant personne ne souhaite que revienne le temps où tout le travail était accompli manuellement, où les hommes étaient accablés par les charges qu'ils devaient porter. Mais il existe une condition vitale pour l'homme de l'âge des machines, c'est d'adapter sa façon de vivre de sorte que ses loisirs soient employés à se divertir, à se perfectionner, et à trouver d'autres moyens pour remplacer les travaux manuels qui fortifiaient jadis notre corps.

Le corps possède une grande faculté d'adaptation: adaptation au repos aussi bien qu'au travail. Pour subvenir à un besoin intense d'énergie qui pourrait être demandé à l'organisme soudainement, mieux vaut habituer le corps, par un entraînement progressif à supporter de plus grands efforts afin de constituer une réserve de forces. Une question se pose tout de même: « Quel entraînement doit suivre le corps? — Pourquoi pas un entraînement divertissant et amusant qui demande en même temps un effort physique? — Pourquoi pas des formes saines de sport praticables pour tous, telles que: la course, le patinage, le ski, la gymnastique, le tennis, le badminton, le ballon-volant et la natation. Il ne suffit pas lorsqu'on est enfant ou adolescent de pratiquer un peu ces sports. Pour que l'intérêt qu'on leur porte se maintienne, il faut les apprendre à fond. Alors on pourra les reprendre plus tard dans la vie, et on le fera avec plaisir.

complir! Par exemple, blanchir les semelles de vos souliers de sport, cirer vos lacets ou encore traverser une rivière à quatre heures du matin avec l'eau à la ceinture. Mais n'allez pas oublier les deux semaines de tactiques où l'on vous fait coucher et manger dans les tranchées, ce qui est très intéressant quand vous pouvez dormir et peu intéressant quand vous retournez au camp le vendredi, où l'on vous annonce que les passes de fin de semaine sont annulées.

Cependant, à la fin de l'entraînement, assis autour d'une table au « mess » des officiers, les souvenirs de l'été reviennent: aller sur une parade avec une bouteille de « Coca-Cola » qui se répand dans vos poches; dégonfler les pneus de l'auto d'un Anglais que vous détestez ou encore lancer des citrouilles vertes aux « ennemis » lors d'une attaque... Et que dire des excursions dans les jardins de certains fermiers ou encore des munitions prises à l'insu des soldats responsables des magasins...

« La vie avait encore ses bons moments » dirait un certain commanditaire. Et c'est vrai.

L'expérience acquise pendant ces douze semaines d'entraînement n'est pas inutile parce que bien souvent l'on découvre ses propres faiblesses et en les corrigeant l'on développe sa personnalité. Voilà pourquoi l'armée est une « poule aux œufs d'or »: l'on est fréquemment l'heureux gagnant de choses qu'on n'a pas: expérience, connaissance.

Une dernière remarque: si jamais vous devez choisir, dans une situation semblable à celle que fut la mienne, choisissez l'infanterie car vous gagnerez le « gros lot ».

Michel LEVESQUE,
U 3 (Philo I)

**ROLY'S
DRY CLEANING**
NETTOYAGE À SEC
111, rue Main, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-4104

PHARMACIE PEPPER
Chimistes à votre disposition
pour vos prescriptions
135, rue MAIN, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-4355

**COMEAU MEN'S
SHOP**
Habits et Merceries pour hommes
Vendeur « TIP TOP TAILORS »
143, Main, Bathurst Tél. LI 6-5204

ALPHÉE DUGUAY
ASSURANCES GÉNÉRALES
Représentation directe
avec les assureurs
727, av. Donald, Bathurst, N.-B.
Tél. LI 6-2523

**PHARMACIE
DEMPSEY LTÉE**
PRESCRIPTIONS
194, rue ST-GEORGES,
Tél. LI 6-2626 Bathurst, N.-B.